Plaisir de France

JUILLET 1959

WEEK-END : DU TOUQUET A LA NORMANDIE ANGLAISE

UNIVERSITY OF THE
LIBRARY OF THE
JUL 31 1959
UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL-RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

Sommaire JUILLET 1959 N° 249

D'un mois à l'autre — Pages

L'ENFANT QUI RESTE EN NOUS, par Olivier Quéant .. 1

Quatre jours au pays des Cinq-Ports
EN NORMANDIE ANGLAISE, par J. et F. Beyda .. 4

Un chef-d'œuvre échappe à la France
LE SERVICE DE VERMEIL DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, par René Briat .. 12

Avec la Météorologie Nationale
QUEL TEMPS FERA-T-IL DEMAIN? par Roger Baschet .. 16

Un monument hardi sous le ciel de Provence
LE MUSÉE FERNAND LÉGER, par Anne Fourny .. 22

A l'affût du saumon
SIX MILLE PÊCHEURS EN FRANCE, par Marcel Lasseaux .. 24

Vos jardins
A LA LUMIÈRE DES FLORALIES .. 28

Un métier qui se perd
REVENONS AU CHAUME, par La Mazère .. 34

L'été dans une chaumière
QUAND ON VOIT GRAND .. 39
EN TOUTE SIMPLICITÉ. .. 44

Chez l'Antiquaire
L'HEURE DE LA SIESTE, par Saint-Sère .. 48

Les enchères
GRANDES VENTES, par Raymonde Wilhélem .. 52

Nos chroniques : la sélection du mois
THÉATRE, par Robert Kemp, *de l'Académie française* .. 54
CINÉMA, par Marcel Lasseaux. .. 56
EXPOSITIONS, par René Barotte .. 58
LIVRES, par Yves Gandon .. 60

PLAISIR DE LA MAISON
• Le Quarante et unième Salon des Artistes Décorateurs. .. 61
• Nouveaux stores réglables : du soleil sur mesure .. 66
• Notre cahier de recettes : le saumon des quatre chefs .. 68

Savez-vous que?
LES JEUX ANCIENS NOUS APPORTENT UN MESSAGE. .. 69

L'ALBUM DE MON PÈRE .. 70
DISQUES CLASSIQUES ET CONTEMPORAINS, par Gustave Samazeuilh.

NOTRE COUVERTURE :

Le Touquet-Paris-Plage dans son ensemble, tel que peut le voir le voyageur quittant la France par l'avion de la Silver City Company qui le déposera en vingt minutes de l'autre côté de la Manche. Sur notre photo : *au premier plan, Paris-Plage, la piscine, la ville reconstruite après avoir été presque entièrement détruite par la guerre. Au second plan : la forêt où se cachent de belles villas sur leur tapis vert à l'anglaise. Dans le fond : la Canche et le port de pêche.* (Photo aérienne Albane.)

NOTRE NUMÉRO D'AOUT

VACANCES ET LECTURES : *Le roman français 1959*, par Jeanine Delpech. Une *nouvelle inédite* de Michel Déon. « *L'objet aimé* », par La Varende. *Le tour du monde en trente jours*, par notre envoyée spéciale Geneviève Gennari. *Sur les remparts d'Antibes logent écrivains et artistes*, par Claudine Chonez. *La pêche sous-marine*, par Roger Baschet. Le voyage à la mode : *La Yougoslavie*, par Marcel Schneider. *Un conte inédit* d'André Dhotel. *Les livres de bibliophiles*, par René Briat. *Chez l'Antiquaire :* les écritoires. *Plaisir de la Maison*, et nos chroniques.

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1959. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

JAEGER-LECOULTRE
HORLOGERIE DE LUXE
ÉTUDE ET PUBLICITÉ
P PRAQUIN

Coiffures...

" Margaret " de **ROGER PARA**

" Babette " de **JEAN BURAT**

" Diane " de **HENRY PREVOST**

" To-Night " de **PIERRE ROEHR**

" Capucine " de **PIERRE CHARBY**

" Orchidée " de **GEORGES NOGAREDE**

Phot. MURET-BERHAUT, GEIGER, GINSBOURGER, LOUIS R. ASTRE et CLAUDE FITTE

et Floralies

"Collégienne" de **THÉRÈSE CHARDIN**

" Pétales de rose " de **LUC TRAINEAU**

"Olivia" de **MAURICE FRANCK-CHATAM**

" Roses d'Empire" de **JEAN CLÉMENT**

" Roses Nordiques " de **GEORGIUS**

"Rose de France" de **RENÉ BOURGEOIS**

AMEUBLEMENT

DÉCORATION
ANCIEN - MODERNE

ANTIQUITÉS

•

De la tradition
la plus pure aux
conceptions les plus jeunes

100, Fbg SAINT-ANTOINE
PARIS 12e

MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

Pub. A. Préaux

CIGA HOTELS

CIGA

COMPAGNIA ITALIANA DEI GRANDI ALBERGHI - VENISE

VENISE
DANIELI ROYAL EXCELSIOR *
GRITTI PALACE HOTEL *
HOTEL EUROPA *
HOTEL REGINA *

VENISE-LIDO
EXCELSIOR PALACE
GRAND HOTEL DES BAINS
GRAND HOTEL LIDO
HOTEL VILLA REGINA

FLORENCE
HOTEL EXCELSIOR-ITALIE *
GRAND HOTEL *

ROME
HOTEL EXCELSIOR *
LE GRAND HOTEL *

NAPLES
HOTEL EXCELSIOR *

MILAN
HOTEL PRINCIPE & SAVOIA *
PALACE HOTEL *

STRESA (Lac Majeur)
GRAND HOTEL ET DES ILES BORROMÉES

GÊNES
HOTEL COLOMBIA EXCELSIOR (STAI)

Hôtels gérés par la Société Propriétaire
COMPAGNIA ITALIANA DEI GRANDI ALBERGHI
VENISE

* Entièrement air climatisé

PUB BC

Table ronde ancienne acajou (Ø 1 m 10) avec allonges pour 12 couverts. Chaises Jacob. Au premier plan, table basse et fauteuil de Knoll.

Lapidouse

décorateur pour l'harmonie de l'ancien et du moderne.

Il faut oser le mélange des siècles, ajouter au dynamisme de l'architecture nouvelle le charme d'irréprochables copies des grands ébénistes du passé, les compléter enfin d'éléments contemporains, tels les canapés, fauteuils et tables basses, et créer ainsi le décor heureux où le classicisme n'atteint pas l'austérité.

Publ. Chassin

16 rue Vavin
Paris 6e
Danton 68-17

Un des vieux pavillons. Phot. Chadefaux.

SAINT-CLOUD

DIMANCHE 5 JUILLET 1959

GRAND PRIX DE SAINT-CLOUD

(30.000.000 de Francs d'Allocations)

•

MARDI 14 JUILLET 1959

PRIX MAURICE DE NIEUIL

(6.000.000 de Francs au gagnant)

•

DIMANCHE 19 JUILLET 1959

PRIX EUGÈNE ADAM

(10.000.000 de Francs au gagnant)

MAISONS-LAFFITTE

DIMANCHE 26 JUILLET 1959

PRIX ROBERT PAPIN

(8.000.000 de Francs au gagnant)

Arrivée du Grand Prix de Saint-Cloud en 1958, gagné par Tanerko (Propriétaire M. F. Dupré), monté par G. Lequeux. Phot. Recoupé.

SOCIÉTÉ SPORTIVE D'ENCOURAGEMENT : 133, rue du Faubourg-Saint-Honoré - PARIS-VIII^{e} - ÉLYsées : 20-70

A TOUS LES ÉCHOS

Hommage à La Varende.

Jean de La Varende est mort le lundi 8 juin à 7 heures.

La nouvelle nous a consternés. Il y a quelques semaines, il accueillait dans son château du Chamblac notre directrice artistique accompagnée d'un photographe. Il leur montrait ses collections, amoureusement réunies autour de lui et dont une pièce essentielle — une potiche de Chine — fut ce jour-là photographiée : elle sera reproduite dans notre numéro d'août avec un des derniers portraits de notre grand ami et un texte de sa plume dont nous ne pensions pas qu'il deviendrait posthume. La disparition de ce gentilhomme des lettres nous touche profondément : mieux que de la sympathie, il y avait entre lui et nous des affinités et, plus encore, une affection solide.

Retranché dans son village, à l'écart des cénacles parisiens, les pieds bien enfoncés dans sa terre normande, La Varende était déjà devenu, à notre époque, un personnage de légende. Son nom qui tintait comme une sonnerie de chasse sera toujours répété par le vent dans les buissons et dans les forêts du pays d'Ouche.

OL. Q.

Un théâtre à l'échelle du monde.

Que ce beau rêve, qui fut longtemps un rêve combattu, ait obtenu cette réalisation grandiose, le mérite en revient certes à l'opiniâtreté de son promoteur, M. A.-M. Julien, mais il y faut voir aussi le travail du temps. L'unité de l'homme qui se dégage de tant d'échanges, dans la compréhension et l'enthousiasme, finira bien par s'imposer ailleurs. Telle est l'idée profonde de cet immense programme. Elle ne prend, pour s'exprimer, que les truchements de la scène. Regarder, écouter, reconnaître, réunir, voilà les cinq opérations par lesquelles l'heureux spectateur du Théâtre des Nations devient un citoyen du monde.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la troisième saison est loin d'être terminée et l'on ne saurait sans injustice en dresser le bilan. Bornons-nous à dire que ses plus beaux fleurons furent jusqu'ici : *Ariane à Naxos*, *The Hostage*, *les Contes d'Hoffmann*, *Albert Herring*, *Sainte Jeanne* et le délicieux *Ballet des Philippines*. Signalons aussi l'intérêt que présente la publication insérée dans le programme : *Rendez-vous des Théâtres du Monde* est un instrument d'information unique, où l'on trouve, sur les œuvres présentées, sur leurs auteurs et leurs interprètes, les éclaircissements essentiels.

Dans la Légion d'honneur.

Nous sommes heureux de féliciter M. Charles Malexis, président du Syndicat des Publications périodiques françaises, de sa récente promotion au grade de commandeur.

Une exposition de Mariette Lydis.

Mariette Lydis, dont nous avons souvent présenté les œuvres à nos lecteurs au cours de ces vingt dernières années, fait, du 26 mai au 15 juillet, une exposition à la Galerie Paul Ambroise. Dans un texte de présentation, Henry de Montherlant rend hommage à une artiste qui a le courage « de ne pas cacher son respect pour cette *personne humaine* que notre époque prône tant des lèvres et de la plume mais qu'elle déshonore comme aucune autre époque ne l'a jamais fait, consciemment du moins. »

Ange sans ailes.

Dinanderie.

Continuateur de Jean Dunand, de Claudius Linossier, un jeune artiste, Maurice Perrier, poursuit un art qui ne fait plus guère d'adeptes ; dinandier, il bat le cuivre au marteau et y incruste de l'or et de l'argent, suivant une technique si fort en faveur à Dinant au moyen âge. Mais Maurice Perrier renonce à la géométrie de ses devanciers pour retrouver des formes archaïques. Ses œuvres sont exposées chez Rouard.

La Saison de Paris.

Le calendrier du mois de juillet sera le suivant :

5 JUILLET - Grand Prix du Conseil général de la Seine, au Vélodrome municipal du bois de Vincennes.

6 AU 8 JUILLET - Grand Prix de Saint-Cloud - Championnat international omnium de Golf à la Boulie.

12 JUILLET - Prix Auguste de Bos, à Auteuil.

11, 12, 13, 14 JUILLET - Le plus grand bal du monde : esplanade des Invalides.

14 JUILLET - Fête nationale ; défilé militaire ; feux d'artifice et bals populaires.

18 JUILLET - Prix de Minerve au Tremblay - Arrivée du Tour de France au Parc des Princes.

19 JUILLET - Prix Eugène Adam à Saint-Cloud.

25 JUILLET - Prix Saint-Simon au Tremblay.

26 JUILLET - Prix Robert Papin à Maisons-Laffitte.

Tourisme dans l'Ain.

A la suite de délibérations ayant eu lieu le 12 mai dernier, le Conseil général de l'Ain a décidé d'aménager pour l'accueil des touristes l'aéroport de Genève-Cointrin et de créer à la « Porte de France », entre la frontière suisse et l'agglomération de Ferney-Voltaire, un bureau de propagande, tant touristique qu'artistique et culturel.

Journées des Vins de France.

Du 9 au 15 juin ont eu lieu à Paris les Journées des Vins de France auxquelles s'étaient associés tous les professionnels du vin depuis les vignerons jusqu'aux hôteliers et débitants. Pendant ces quelques jours, les producteurs eux-mêmes offrirent à la dégustation les grands crus de Bordeaux, de Bourgogne, du Beaujolais, du Mâconnais, des Côtes-du-Rhône, d'Anjou, de Touraine, d'Alsace, du Roussillon, de Provence, du Languedoc.

Les choralies de Vaison-la-Romaine.

Du 4 au 11 août, le mouvement choral « A cœur joie », créé par César Geoffray, organise les troisièmes choralies de Vaison-la-Romaine — les premières ayant eu lieu en 1953 et les secondes en 1956. Trois mille chanteurs, venus de France et de quinze pays étrangers ; ces jeunes seront en même temps, sous ce beau ciel de Provence, des campeurs ; des installations très confortables sont prévues dans les plus beaux sites de la région.

DANS L'ÉDITION

■ *L'Axe de Paris et André Le Nôtre* ou *Les Leçons du Jardin français*, par Pierre Devillers (édité par la Société française d'architecture des jardins) est une étude fort intéressante sur une œuvre qu'on oublie généralement d'attribuer à Le Nôtre : la perspective Tuileries-Champs-Élysées-Étoile-Défense. C'est donc en urbaniste que nous est présenté l'architecte dans ce petit livre qu'a préfacé A. Siegfried.

■ La revue littéraire trimestrielle *Audace*, éditée à Bruxelles sous la direction de M. Carlo de Mey, a publié dans sa dernière livraison un roman de Marie de Vivier : « Le Vieux Brocanteur ».

■ Avec *Peinture éternelle*, les Éditions du Pont-Royal offrent, en un fort volume préfacé par le professeur Maxime Dasin et enrichi de nombreuses notices des professeurs Hietgart Keller et Bodo Cichy, un choix de cent maîtres de la peinture représentés par cent reproductions en couleurs et trois cents reproductions en noir. C'est, de la grotte de Lascaux à Pablo Picasso, le « bilan de sept millénaires d'art graphique ».

■ *Le Grand Livre des Jardins*, publié par la librairie Hachette, a un double objet : d'une part, il montre, par de nombreuses illustrations en noir et en couleurs, toute l'évolution de l'art des jardins, d'autre part, il aidera l'horticulteur novice dans ses premiers pas. Le texte, dû à des spécialistes qualifiés, et une très belle iconographie atteignent parfaitement le but cherché par l'éditeur.

■ A une époque où il était à peine connu, M. Pierre de Boisdeffre avait reçu dans notre revue un bel hommage pour sa *Métamorphose de la littérature*. Ce jeune et brillant fonctionnaire du Quai d'Orsay témoigne dans sa récente *Histoire vivante de la littérature* (Le Livre Contemporain, édit.) de l'esprit tout à la fois passionné et méticuleux du botaniste qui, ayant parcouru champs et forêts, compose à sa façon son herbier en s'efforçant de classer les plantes et les fleurs par familles ou par affinités. Il a la bonne foi de reconnaître que son étiquetage est arbitraire : le nombre de citations qu'il octroie à chaque écrivain aussi. Pourquoi vingt à celui-ci, deux à cet autre? Ce que l'on doit en tout cas admirer sans réserve, c'est l'intensité de lecture, diurne et nocturne, que représente un tel ouvrage, le courage, donc, dont il fait foi. Rarement critique fut plus périlleusement « engagé ».

■ Larousse, poursuivant son œuvre encyclopédique, vient de publier un *Atlas général*, où ne sont pas seulement présentées des cartes physiques des différentes parties de notre globe, mais où apparaissent les coordonnées économiques et les grandes lignes de l'évolution historique de l'humanité. Un index copieux en rend la consultation aisée et l'homme du XX^e^ siècle y trouvera la réponse à de très nombreuses questions.

■ Un beau livre sur le peintre *Carzou* et sous-titré : « l'Apocalypse » publie une partie de l'œuvre de celui qui a, mieux que tout autre, fixé les images de notre temps et peut-être plus encore celles du temps à venir. Dans la préface, Robert Rey parle en poète de ce poète qui a conçu un monde aride de machines, de caténaires, et « qui a exprimé la face de notre monde déshumanisé, cette face morte d'une planète où se réfléchit, comme sur un miroir, la terreur apocalyptique. (André Sauret, édit.)

■ *Les Pichets d'étain* de Charles Boucaud sont l'histoire illustrée d'un art appliqué qui a donné lieu en France à une production fort originale. L'auteur y étudie, pour chaque province, les styles et les poinçons. Un ouvrage qui manquait. (Édité par l'auteur : 25, rue du Bac.)

■ L'édition 1959 de l'*Annuaire international des Beaux-Arts* est, entre les mains de tous les amateurs d'art, un manuel d'une grande valeur pratique. On y trouve, en quatre langues, des renseignements précis sur les musées, bibliothèques, archives et universités, sur les commerces d'art, antiquaires et galeries, sur les maisons d'édition et les librairies, sur les artisans et restaurateurs, sur les collectionneurs et les experts. (Rauschenbuch, édit., Berlin.)

■ Les Guides bleus (Hachette, édit.) s'enrichissent de deux nouveaux albums illustrés : *les Pyrénées*, de Pierre de Gorsse, avec des photographies de Jean Dieuzaide, et *la Champagne*, d'Yves Gandon, avec des photographies de Jacques Boulas. Ces ouvrages, qui révèlent le visage parfois mal connu de deux grandes régions de France, sont complétés par des notices géographiques, historiques et archéologiques de Georges Monmarché.

LA P.A.C.

LES EAUX PARFUMÉES

MON PÉCHÉ - SCANDAL - LANVIN - PRÉTEXTE - RUMEUR

L'ENFANT QUI RESTE EN NOUS

C'ÉTAIT pendant un sombre, très sombre hiver. Le centenaire de la naissance de Paul Verlaine approchait. Après un pèlerinage au buste du jardin du Luxembourg — ces deux yeux perçants sous le front immense que ni les enfants ni les oiseaux d'alentour n'arrivent à dérider — j'allai chez Jean Cocteau. Je lui fis part de mon désir de rendre un hommage au poète. Je lui demandai de « penser Verlaine ». Je dis la même chose, les jours suivants, au cours de trois autres visites, à Christian Bérard, à Dignimont, à Touchagues. J'attendis. Bientôt, sur mon bureau, les dessins arrivèrent. Celui de Bérard : sur une place de Paris, quelques mauvais garçons (... « le bruit des cabarets... »), dans le ciel noir, trois anges. Celui de Dignimont : une silhouette de femme accoudée à une fenêtre, au dehors, la pluie (... « il pleure dans mon cœur... »). Celui de Touchagues : les chevaux de bois (... « Tournez, tournez !... »). Du texte admirable que me donna Cocteau, je détache : « ... Un enfant, voilà ce qu'il était. Car autant la jeunesse rebute lorsqu'elle se prolonge outre mesure, autant l'enfance qui accompagne un homme jusqu'à sa mort lui ouvre grandes les portes de la gloire éternelle. Je crois même que l'ange gardien n'est autre que le symbole de cette enfance qui ne nous quitte que si nous ne savons pas en être dignes... »

Quinze ans plus tard, savourant à petites gorgées les *Mémoires intérieurs* (1) de François Mauriac, je tombe en arrêt sur ces lignes : « Un poète est un enfant qui ne meurt pas, un enfant qui survit, privé des anges tutélaires de l'enfance, un enfant sans garde-fou, en proie à toutes les passions d'un cœur d'homme, d'une chair d'homme, à toute l'obscure frénésie du sang. » Suit une évocation de la mort de Verlaine, de celle de Nerval.

Je ne m'excuserai pas auprès de mes lecteurs de puiser dans ce livre des citations puisque, ce faisant, je leur donnerai à lire une des plus belles proses de notre temps : une prose à laquelle pour ma part je suis plus sensible qu'aux vers, où je goûte plus de vraie poésie. Écoutez : « Il n'y a pas de mode qui tienne, et s'il faut demeurer seul à l'arrière-garde des lettres, j'y consens, pourvu que je retrouve au coin de l'âtre d'une cuisine de campagne, assis sur une chaise basse, cet enfant qui se racontait à lui-même l'histoire que je me raconte encore, en regardant mourir le feu. »

Ce livre de Mauriac, c'est sa vie : une migration saisonnière entre le Paris de l'écrivain lauré et le Malagar de l'enfant songeur, une migration devenue aussi rituelle, aussi naturelle que celle des cigognes entre l'Alsace et l'Algérie. Là-bas, il reprend ses forces, là-bas, « de l'aube au couchant, la lumière compose avec le même paysage adoré depuis l'enfance des mondes inconnus et sans cesse recréés, peuplés d'êtres que je ne vois pas et qui ne me font pas de mal ».

Au rebours de tant de journaux intimes ou de multiples essais, ces mémoires ne sont point une confidence. On y lit çà et là de robustes jugements sur les faits et sur les hommes. « Rien ne me plaît plus de cette époque gâteuse et sanglante avec ses techniques ubuesques, ses chambres à torture et ses adultes tellement abrutis par le cinéma qu'ils préfèrent Tintin à tout et que leur journal, sous peine de crever, doit leur raconter l'histoire et la littérature avec des dessins d'enfants. »

Je connais à peine M. François Mauriac. Je ne l'ai rencontré qu'une fois ou deux. Je ne lui dois rien (que le plaisir de le lire). Il me doit — et pour cause ! — encore moins. Rien entre nous de ces échanges monnayés qui pourrissent les relations parisiennes. Je suis donc très libre pour m'élever ici contre cette attitude un peu lasse que certains croient de bon ton de prendre lorsque devant eux on prononce son nom. Parmi les jeunes, surtout.

***

Cependant un jeune vient de louer hautement les *Mémoires intérieurs :* c'est M. Jean d'Ormesson. Si j'en viens à parler ici de son livre, *Du côté de chez Jean* (2), c'est parce qu'il me paraît, sous couvert d'humour, exprimer avec courage et avec précision le cas de plusieurs milliers de nos jeunes intellectuels (... « très jeune, un grand vide avait remplacé ma vie... »). Je déclare tout net que l'auteur de cette confession cynique n'est point, comme il le prétend, idiot, car M. Jean d'Ormesson lui-même a deux incontestables mérites : être bon écrivain et orateur consommé. A partir du milieu de cet ouvrage émaillé de boutades profondes et de paradoxes troublants, quand on en arrive à l'éloge de la paresse et à l'hymne au sommeil, on prend le parti d'éclater de rire de

bon cœur. Mais la première partie, pour affligeante qu'elle soit, me semble caractériser très exactement une mentalité actuelle : « ... Quoi de plus sot qu'un général, de plus méprisable que la Banque, de plus ennuyeux que les hommes d'affaires. » Pauvres chefs d'entreprise, que les affranchis sont pourtant bien heureux de trouver !

Cet ouvrage est un monument élevé à la stérilité d'une certaine jeunesse qui a pour elle l'excuse d'un désespoir causé par notre époque. Comprenons-le : cette génération a débouché dans la vie sur un désastre qui devait diviser les Français en deux camps. Il faut lire ce document magistral qu'est *l'Histoire de la Libération de la France* de Robert Aron (3). Avec une objectivité que l'on sent lucide et tout au long constante, l'auteur cite (page 40) un extrait d'un des témoignages les moins tendancieux écrits pendant la guerre sur l'état réel de notre pays. Il s'agit du *French Basic Handbook*, mémento destiné à être distribué en juin 1944 aux officiers britanniques servant sur le sol français. « Ce livre, qui, on s'en doute, n'est pas vichyste, rend pourtant le témoignage impartial des efforts tentés par Vichy pour résister aux Allemands ainsi que pour atténuer les souffrances de la France... Le *French Handbook* reconnaît qu'il y a eu à Vichy des éléments profondément anti-allemands quoiqu'ils fussent réactionnaires... Il n'est donc pas question d'incriminer le Maréchal de trahison... Inversement le *French Handbook* n'accuse pas de Gaulle d'être un factieux. Il reconnaît au contraire combien à partir de 1943 la Résistance française est populaire dans le pays et combien de Gaulle est suivi. » Ainsi la France aurait pu en 1944 faire l'économie d'une guerre civile. Cet homme qui aujourd'hui, enfin, en redonnant à notre pays un visage digne, refait l'unité nationale, c'est en son nom qu'il y a quinze ans, face au monde, on l'a brisée. Les Allemands avaient tracé sur notre sol une ligne de démarcation : on l'a oubliée. Des Français en ont creusé une autre, entre les citoyens : elle n'est pas encore effacée.

Et l'on pourrait, ici, reprendre les *Mémoires intérieurs* de Mauriac et en extraire cette phrase lapidaire : « Ainsi l'histoire intérieure de la France se ramène à un interminable règlement de comptes. »

Cette fraction d'intellectuels — j'en reviens à M. Jean d'Ormesson — qui est incapable de choisir, donc d'agir, est heureusement, je crois bien, limitée à Paris. En province, elle ne trouve qu'un faible recrutement. Les salles de théâtre et les couloirs des maisons d'édition, quelques cafés de la rive gauche et ateliers d'artistes sont les lieux d'élection et de formation de cette secte de parasites dont le mot d'ordre est la révolte, dont le dénigrement est l'unique passion.

* * *

C'est dans ce bouillon de culture qu'essentiellement prolifère une autre tendance dont il faut bien parler ici à propos d'un quatrième livre, récent. C'est de l'inversion qu'il s'agit. Il ne s'agit même, durant 340 pages, que de cela. Pour M. Roger Peyrefitte, c'est le vice roi. L'histoire de cinquante ans d'Europe a un fil conducteur, une trame sordide. Curieusement publié par la même maison, dans la même semaine que les *Mémoires intérieurs*, *l'Exilé de Capri* (4) n'a de commun avec cet autre ouvrage que d'être fait aussi de papier imprimé. On a envie de prendre le premier avec des gants blancs, le second avec des pincettes.

Entendons-nous. Chacun est libre de mener sa vie privée à sa guise. J'ai déjà dit ici qu'elle ne regardait pas les autres. Il est juste également de reconnaître, sur le plan de la création, de grands mérites à certains de ces êtres dont les goûts sont particuliers : nous leur devons çà et là d'éclatants succès en littérature, ainsi que beaucoup de robes exquises et de décors charmants. Qu'ils existent et travaillent, essaimés dans la foule des autres, rien à dire à cela. Mais lorsqu'on les voit unis sur le plan professionnel, cela sent le complot, à tout le moins le clan. Cela fait penser à ce fameux délit de reconstitution de ligue dissoute ! Il y a là vraiment alors un abus, disons un manque de discrétion.

Les citoyens d'un pays sont tous égaux, quelle que soit leur religion ou leur origine. La règle proportionnelle voudrait donc que dans une réunion de dix Français il y eût en moyenne six catholiques, deux libres penseurs, un protestant, un israélite, et l'on devrait maintenant y ajouter un musulman. Mais lorsqu'on observe, dans le personnel dirigeant d'une entreprise, que cette proportion est remplacée par une majorité écrasante, cela devient au sens propre du mot du racisme, avec ce que cette formule comporte de ségrégation voulue.

Cette remarque me paraît s'appliquer aux associations d'un tout autre ordre que j'ai visées plus haut et qui devraient appeler, en démocratie, une réaction de défense.

Mais revenant, à la fin de ces réflexions, sur l'influence déterminante de nos premières années, je dirai que la plupart de ces dévoiements hors nature ont une origine infantile et qu'en sont donc responsables les parents. Encore, toujours, le problème de l'enfance qui nous marque, ou nous oriente, pour la vie.

OLIVIER QUÉANT.

(1) et (4) Flammarion, édit.
(2) Julliard, édit.
(3) Librairie Arthème Fayard.

LES ARMES MODERNES CÈDENT A LA CULTURE

Entre deux manœuvres guerrières, les marins de croiseurs français contemplent, à l'horizon, un mirage : l'Acropole illuminé. (Photo Louis Heckly.)

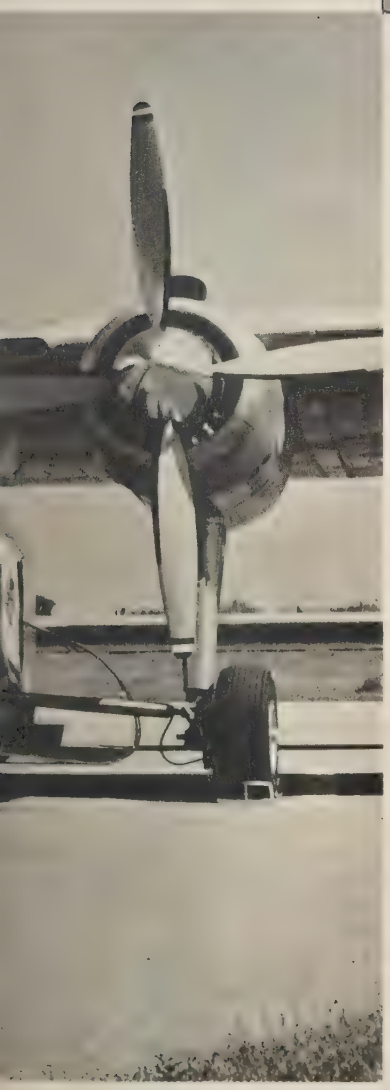
Quatre jours au pays des Cinq-Ports

1. Entre Le Touquet et Lydd, un service régulier d'avions est assuré pendant toute l'année par la Silver City Airways Ltd. De début juin à fin septembre, les départs ont lieu toutes les dix minutes. Chaque avion peut transporter une trentaine de passagers et 2 ou 3 voitures, selon leurs dimensions. Durée du vol : 20 minutes environ. 2. A l'arrivée, les passagers ne sont pas [illegible] par des [illegible]. Pure rencontre.

C'est la chose la plus simple du monde, et la plus rapide : du Touquet, on s'embarque avec sa voiture sur un avion transbordeur et l'on se retrouve, presque sans transition, roulant dans la campagne anglaise. La cigarette que l'on a allumée après le décollage ne s'est pas plus tôt éteinte, que l'on passe sur le dos des moutons occupés à tondre la bande d'herbe qui sépare, à Lydd, l'aérodrome de la mer. Un si bref espace amène de grandes différences. D'étroites routes serpentent sans raison apparente, même dans les régions plates. Les collines vertes grimpent et dévalent, offrant, de part et d'autre, des greniers à houblon, des maisonnettes aux toits de chaume qui semblent tremper dans l'eau des mares, des villages entiers dont les bâtisses en demi-charpente s'inclinent vers la rue, et des églises entourées d'ifs et de pierres tombales, l'une penchée vers l'autre, dans les hautes herbes. Nous avons atteint en quelques minutes la Normandie anglaise.

1

EN NORMANDIE ANGLAISE



PEU de champs cultivés. Des collines boisées enferment des vallées incroyablement vertes. Les cottages sont entourés de gazons bordés de fleurs. Des haies denses clôturent champs et prés. L'aubépine et des hortensias gigantesques délimitent les routes, sacrifiant parfois des perspectives magnifiques. Chaque pouce de terrain semble soigné, et l'on n'est pas surpris de découvrir que la principale occupation des propriétaires est de tondre, de balayer les gazons, d'élaguer, de tailler les haies.

Les relais de coche.

Nous avons passé notre première nuit dans une de ces auberges qui s'offrent au bord de la route et qui sont d'anciens relais de coche. Après une longue hésitation devant ses multiples portes, nous avons poussé celle qui était marquée « saloon bar », pour être accueillis par dix visages souriants, comme si nous étions des amis attendus. Le soleil couchant qui traversait les petits carreaux transformait en filets d'or la fumée des cigarettes et embrasait les chopes en étain, suspendues aux poutres du plafond. Plafond dangereusement proche, qui oblige à courber la tête pour gagner les tabourets du bar. Que fallait-il boire ? Une voix complaisante suggéra du « pale ale », cette bière captivante, propre à l'Angleterre. L'homme qui se tenait derrière le bar — c'est presque toujours le propriétaire, et l'hôte dans le sens véritable du mot — nous rassura sur les possibilités de logement et entreprit, avec ses clients,

2

3

3. Sur les toits biscornus de Rye. - 4. Pierres tombales et vieux cottages normands autour de l'église de Rye. - 5. L'heure du soleil sur les plages caillouteuses. - 6. Le coin du bar dans un des anciens relais de coche devenus aujourd'hui auberges

4

6

5

de découvrir d'où nous venions...

La plupart des auberges possèdent deux bars, deux salons, trois salles à manger, d'innombrables portes, autant de couloirs que d'escaliers, et jamais deux planchers au même niveau. Nous avons dormi dans une chambre charmante, dont le mobilier était rangé aux quatre coins, et où nous avions peine à nous redresser. On l'atteignait par un escalier inattendu. Personne ne semblait en avoir demandé la clef depuis le XVe siècle ; quand elle fut découverte exprès pour nous, l'incident nous laissa le sentiment désagréable d'avoir commis une indélicatesse

Ces anciens relais, où le visiteur trouvera l'essence de l'Angleterre, sont une véritable institution. Ils constituent autant de clubs régionaux, accueillant ceux qui s'échappent de Londres, principalement à la Noël. On y est alors reçu

avec le faste d'un lord. Les Anglais adorent se réunir pour trois jours dans un cadre qui leur rappelle Dickens, Thackeray et les contes illustrés. On y veille, assis dans l'embrasure des grandes cheminées, les propos interrompus par les chanteurs de cantiques qui, le cou entouré d'écharpes, se sont postés sous un lampadaire afin de vous rappeler la nuit de Bethléem. On les invite à entrer pour prendre un grog avec les tartelettes chaudes traditionnelles. Tout le monde redevient enfant, au point qu'un colonel vénérable n'est pas peu fier de gagner un prix à la chasse au trésor ou d'avoir deviné le poids du pudding (généralement, plus de dix kilos).

Car l'Anglais, chez lui, est exactement le contraire de la réputation qu'il s'est faite à l'étranger. Son attitude est chaleureuse, détendue, prévenante. Il suffit de consulter une carte routière pour qu'un passant se mette à votre service ; de demander un renseignement pour qu'on arrête tout travail ; de souhaiter visiter un beau jardin pour qu'une vieille dame vous invite à prendre le thé dans son cottage. Mais si une demande est rarement refusée, une intrusion n'est jamais pardonnée. La considération que chacun porte au prochain est si vive qu'un simple signe ou une barrière, même ouverte, suffit pour garder une propriété des curieux.

Bien que le caractère anglais soit unique, on sait dans quelles races diverses : Celtes, Saxons, Romains, Danois, Nor-

7

8

10

9

7 et 8. Les filets de pêche sèchent sur la grève de Hastings, devant les hautes cahutes goudronnées. - 9. L'abbaye de Battle, fondée par Guillaume le Conquérant, et ses jardins à la française. - 10. Les descendants des marins de Hastings, héros des mers

mands, il plonge ses racines. Pendant des siècles, depuis l'invasion timide de César, la Manche n'a été considérée que comme une grande rivière houleuse : les contacts ont été constants entre le continent et les insulaires. Qui sait aujourd'hui exactement où le roi Arthur réunissait ses chevaliers : en Bretagne ou en Cornouailles ? En consultant à l'église de Battle la liste des chevaliers de la Conquête, on découvre qu'une partie importante de l'aristocratie anglaise descend des barons normands. Le pays sera souvent déchiré par les prétendants au trône ou l'ambition des parlementaires, mais après Guillaume, le duc conquérant, ses comtés, jalonnés de puissantes forteresses et d'abbayes romanes, ne seront plus envahis. Ainsi la contrée offre-t-elle au visiteur une merveilleuse impression de paix ancienne.

La sécurité de la Manche était assurée par les vaisseaux de la confédération des Cinq-Ports : Hastings, Romney, Douvres, Hythe et Sandwich, auxquels il faut ajouter Rye et Winchelsea. Ces villes prospères, en échange de privilèges importants, prêtaient à la couronne des vaisseaux de combat. Leur déclin fut dû aux sables plutôt qu'aux hommes.

Particularités anglaises.

Avant de commencer notre parcours, il n'est pas inutile de rappeler au touriste quelques particularités anglaises :

On conduit à gauche, à des allures très modérées, car les routes sont souvent étroites, tortueuses, et le respect du code y est presque excessif. Les voitures venant de droite ont priorité, et les piétons ont une priorité absolue aux passages cloutés. Malgré le maillage extrême des chemins, mieux vaut atteindre les grands buts par les routes numérotées, pour ne pas se perdre dans des voies bordées de hautes haies et sans pancartes de direction. « No through road » indique un chemin sans issue.

Il y a peu de difficulté pour se loger. Les chambres sont propres, les lits confortables, l'eau chaude abondante, la salle de bains commune, mais nette. Pour les rasoirs électriques, le courant est de 220 volts. Une douille voleuse est indispensable.

Quoique la nourriture se soit améliorée, ne choisissez pas un restaurant au hasard. Prix ne veut pas dire qualité. Consultez un livre, comme le « Good Food Guide », ou prenez l'avis d'un passant. On trouve rarement à manger après 20 h. 30.

« Licensed » indique un débit de boissons alcoolisées. Il faut connaître les heures de consommation. Elles sont, en général : de 11 h. à 14 h. et de 18 h. à 22 h., mais diffèrent suivant les lieux. Aucune restriction d'heures pour le touriste à son propre hôtel.

Rappelez vos notions d'anglais : presque personne ne connaît d'autre langue. Les guides édités par Penguin vous indiqueront l'histoire et les horaires des lieux à visiter, parce que les manoirs sont encore habités et ne sont pas visibles à tout moment. Les magasins sont fermés le dimanche et un après-midi par semaine. Les heures de fermeture sont partout observées à la minute.

Douze lieux en quatre jours.

Si vous avez quelques jours devant vous, ne changez pas d'auberge : vous connaîtrez mieux le pays en partant chaque matin pour une randonnée nouvelle. Les distances sont courtes en voiture et, même à pied, on peut suivre les vieux « public foot paths » qui coupent à travers champs. Etablissez-vous dans un centre d'excursions, près de Cantorbéry ou de Winchelsea. Sinon, le circuit suivant peut être accompli en quatre jours :

NEW ROMNEY : très voisin de l'aéroport de Lydd. Un des Cinq-Ports devenu rural à la suite de la disparition de sa rivière, détournée par l'effet d'une tempête. Ses vieilles maisons et sa belle église sont une introduction au pays.

BROOKLAND : sur la route 259, vers l'Ouest, propose l'étrange silhouette d'un clocher étagé à côté d'une église

11

12

11. Toutes les églises normandes ont leurs chevaliers de pierre. - 12 et 13. Passe-temps anglais : le cricket se joue partout, et le jeu de boules passionne jusqu'aux dames. - 14. Les grands entonnoirs qui coiffent la campagne sont des greniers à houblon. - 15. D'anciennes maisons Tudor encadrent la place de Chilham, face au château.

13

15

14

du XIII^e siècle. Dans le chœur, les bancs à hauts compartiments rappellent ce puritanisme qui interdisait aux fidèles de voir les bonnets de leurs voisines.

RYE : que l'on atteint en suivant la route à travers le Romney Marsh tout moutonneux, est sur une hauteur que la mer entourait jadis. Avec Hastings et Winchelsea, l'île dépendait de l'abbaye de Fécamp au XI^e siècle. Rachetée par la couronne en 1247, elle fut fortifiée contre les Français qui y firent de nombreuses incursions. Plusieurs habitants portent encore les noms des huguenots qui s'y réfugièrent après la Saint-Barthélemy. Une multitude de maisons, aussi historiques que pittoresques, peuplent la grand-rue, la place qui entoure l'église et l'abrupte Mermaid Street, chaussée de galets. Un salon de thé, non loin de la demeure géorgienne qu'habita Henry James, occupe la maison natale de John Fletcher : vous la trouverez près de l'église. La petite forte-

16. Un bobby de « pur sang » a toujours le sourire. — 17. Chaque collège a son uniforme ou son chapeau distinctif. À Cantorbéry, il n'est pas d'étudiant qui ne rêve de devenir un jour « lord warden des Cinq Ports ». — 18. Du Prince Noir à Thomas Becket, les plus grandes ombres peuplent la cathédrale altière de Cantorbéry.

16

18

17

resse d'Ypres domine l'ancienne mer.

WINCHELSEA : voisine de Rye et sa rivale maritime, possède une physionomie complètement différente mais non moins attirante. Quand on a dépassé Strand Gate, qui barre encore la route, et qu'on a tourné devant le cottage du duc de Wellington, occupé plus tard par l'actrice Ellen Terry, on atteint une série de rues très droites, bordées de maisonnettes blanches. Une église inachevée, du XIV^e^ siècle, se dresse comme une ruine romantique au centre de ce calme village qui fut jadis une grande cité s'étendant jusqu'à Hastings. Les maisons reposent sur des voûtes gothiques où coula le vin d'Aquitaine au XV^e^ siècle. L'église abrite les effigies sculptées des chevaliers et de leurs dames. La maison de repos des Greyfriars fut la demeure des frères Weston, deux détrousseurs de grands chemins qui jouaient ici aux seigneurs.

HASTINGS : comme beaucoup de

19

19. Une enseigne d'auberge reproduit l'écu de l'ancienne confédération maritime. - 20. Notre gentil duc, Charles d'Orléans, fut longtemps captif « à Douvres, sur la mer », dont le château médiéval est une immense forteresse.

TEXTE ET PHOTOGRAPHIES DE JANET ET FRANCK BEYDA.

villes d'été, possède un double visage. La vieille ville est à l'Est, derrière le curieux port des pêcheurs, plage caillouteuse bordée d'entrepôts noirs, sur laquelle on tire les barques. L'Ouest de la vieille ville est gardé par les ruines normandes du premier château anglais de Guillaume le Conquérant.

BATTLE : De même que le débarquement normand n'eut pas lieu à Hastings mais, plus à l'Ouest, devant le château de Pevensy, c'est à Battle et non à Hastings qu'il faut situer la fameuse bataille. La grande attraction du lieu est une abbaye, la « Senlac », fondée par Guillaume pour répondre à un vœu qu'il fit avant la lutte. Les ruines en sont très évocatrices, et il n'est pas un habitant qui ne sache conter par le détail les attaques et les retraites des antagonistes à travers la campagne. Une pierre, érigée récemment par les Français, marque l'endroit où mourut Harold.

BODIAM : offre, au prix d'un détour rapide, la romantique vision d'un château isolé dans la campagne et gardé seulement par les nénuphars qui flottent sur l'eau de sa douve.

TUNBRIDGE WELLS : présente des images très différentes, celles d'une société mondaine et même royale. La reine Anne, le Beau Nash, la reine Victoria, Thackeray, Macaulay ont passé sous les arcades des Pantiles pour se rendre aux sources thermales. Si vous aimez les châteaux — ceux de l'Angleterre sont modestement appelés « Place », « Hall » ou même « House » — voyez Penshurst Place, le berceau des Sidney depuis 1552. C'est ici qu'est né sir Philip Sidney, l'incomparable poète-soldat d'Elizabeth. Le château, du XIV^e^ siècle, avec sa grande salle d'honneur, offre une vivante image de la vie féodale. Après quoi, vous visiterez Knole, légèrement plus au Nord et voisin de la grande banlieue de Londres. Ancien palais des archevêques de Cantorbéry, il fut offert par Crammer à Henry VIII, puis par Elizabeth à son cousin lord Sackville. Avec son parc qui couvre 400 hectares, ce Versailles contient des collections inestimables de meubles, peintures, porcelaines et tapisseries.

CHILHAM : la route 263 vers Cantorbéry vous fera passer par Goudhurst, qui possède un étang et de pittoresques maisons de bois (la plus célèbre est l'auberge « Star and Eagle ») et par Biddenden, dont la grand-rue est si belle. Ne vous hâtez pas d'atteindre Cantorbéry : il vous reste encore à voir au passage ce joyau de village qu'est Chilham. Ses maisons Tudor sont merveilleusement réunies autour d'une place, à l'entrée de son château.

CANTORBÉRY : l'histoire de saint Augustin, les joyeux contes de Chaucer, les ombres de Crammer et de Wolsey évoquées par Shakespeare, ou le drame d'Eliot, « Murder in the Cathedral », inspirent de ce haut lieu une telle vénération qu'on ne peut s'empêcher de retenir son souffle en pénétrant dans l'ombre mystérieuse de sa cathédrale. Voici les tombeaux d'Edouard, le Prince Noir, de Henry IV et de son épouse. Voici la mosaïque usée par les genoux des pèlerins. Voici enfin les dalles où coula le sang de Thomas Becket.

SANDWICH : en quittant la ville-cathédrale, quelques légers détours vous feront voir encore de charmants villages, soit Fordwich avec sa jolie église normande et son minuscule hôtel de ville, soit l'église du XII^e^ siècle et les maisons Tudor de Patrixbourne. Seul rappel de son passé maritime, Sandwich possède un vieux pont à péage qui enjambe une rivière. Ses rues anciennes sont fort belles. Richborough, tout proche, montre encore les ruines d'une ville romaine, entrepôt des légionnaires.

DOUVRES : arrêtons-nous devant le château gigantesque que mentionnent tous les récits sur les Romains, les Saxons, Canute, Harold, Guillaume ou Richard Cœur de Lion et ses croisés. A l'Ouest de la ville, la falaise de Shakespeare, si vivement décrite dans « King Lear », vous incitera à poursuivre votre voyage dans le temps...

20

UN CHEF-D'ŒUVRE ÉCHAPPE A LA FRANCE

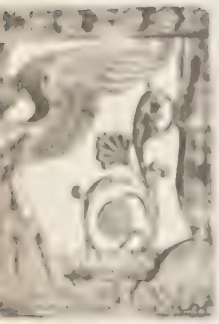
Les deux nécessaires de l'Impératrice

AU musée Grévin existe une galerie peuplée d'uniformes chatoyants et de méridiennes où, entre trois glaces sans tain, on a l'illusion de participer à un thé chez Joséphine. Le vestibule stuqué de Malmaison s'ouvre sur un bassin où évolue le cygne emblématique. Duroc, en grande tenue, apporte un pli au Premier Consul. La Grassini chante. Sur une table trône une magnifique fontaine à thé ou à café. Baguette, le petit nègre de Joséphine, s'emploie à remplir les tasses que M^me^ Murat aide à porter aux invités. La timide Églé Auguié manque de renverser le sucrier qu'elle présente à la ronde, car un grand diable à moustaches lui barre le chemin : le général Ney. Cela finira par un mariage. Alanguie, la future impératrice des Français rêve à la prédiction de la sorcière : « Tu seras plus que reine. » A grands coups de gloire, Bonaparte construit sa légende. Fracas de bottes, belles évanescentes, souvenirs fabuleux d'une épopée dispersée aux quatre vents du monde, où êtes-vous ? Voici du moins que l'original du service de Joséphine vient de resplendir à nouveau près des bords de la Seine, chez l'antiquaire Jacques Kugel avant d'être vendu à l'étranger.

Berne, 8 mai 1959. Dans un silence oppressant, réprobateur, dirait-on, le marteau d'ivoire vient de sanctionner l'extraordinaire enchère de 800.000 francs suisses

Quelques-unes des plus belles pièces d'orfèvrerie ayant appartenu à l'impératrice. A gauche : le service de toilette. Psyché estampillée J.-B. Claude Odiot (hauteur 97 cm., poids 50 kg.). Un modèle analogue, transformé sous Napoléon III qui y fit ajouter un cartouche au chiffre de l'impératrice Eugénie, est conservé au Palais de Compiègne. Coupe à anses et sonnette, par Odiot. Ciseaux en or massif. Flacons de cristal et leur présentoir de vermeil, par Odiot. Sucrier, par Genu et Biennais. Boîte à mouches, coffret à bijoux et candélabre, par Odiot. A droite : le service à thé. Samovar, par Genu-Biennais (hauteur 70 cm., poids 12 kg.), sujets mythologiques : Ganymède et Thétis, sphynx, palmettes. Théière et son présentoir, par Genu-Biennais, d'après un modèle dessiné par Percier (hauteur de la théière, 17 cm, poids des deux pièces, 1 kg. 294). Remarquer la construction architecturale et la magnificence du décor de palmettes ; bec en col de cygne. Porte-toasts, par Genu (longueur 32 cm. poids 468 gr.). L'anglomanie demeure très à la mode sous Napoléon, en dépit du blocus.

à bijoux, long. 25 cm., haut. 20 cm., poids 1 kg. 250. Estampille de J.-B. Claude Odiot. Fait l'une paire. Décor de guirlandes et de femmines ailées. Initiale de Joséphine.



Sucrier, hauteur 32 cm., diamètre 23 cm., poids 3 kg. 650. Estampille de Marie-Joseph-Gabriel Genu et de Biennais, « Orfèvre de S. M. l'Empereur et Roi à Paris ». Le cercle évidé, soutenu par les pointes des ailes des sphinx, supportait une rangée de petites cuillères, disparues. Le modèle de cette pièce magnifique figure dans l'album exécuté par l'architecte Percier pour Biennais.

Deux flacons, hauteur 14 cm. Cristal taillé, le col serti de vermeil. Bouchons en forme de couronne impériale. Initiale J gravée dans le cristal. Présentoir de vermeil. Il est rare de trouver à cette époque une cristallerie de cette qualité.

— 110 millions de nos francs, avec les frais. Le plus haut prix atteint dans une vente publique par des objets d'art. Il est vrai qu'il s'agissait d'un ensemble exceptionnel : quarante et une pièces de vermeil, le service à thé et à café, la garniture de toilette de l'impératrice. Comment pareil trésor a-t-il pu traverser sans dommage plusieurs frontières, un siècle et demi d'histoire particulièrement bousculée ? Il figure, à la mort de Joséphine, dans les inventaires notariés de Malmaison. Le 23 mai 1814, l'impératrice déchue s'était longuement promenée dans son parc, en robe de gaze, au bras du roi de Prusse. Sans doute espérait-elle provoquer un règlement favorable de sa situation. Elle prit froid ; le tsar Alexandre — un autre de ses admirateurs — eut beau lui envoyer son propre médecin, la pneumonie l'emporta en quelques heures. Du moins laissait-elle à ses descendants un héritage intact. C'est ainsi qu'Eugène de Beauharnais, qui avait épousé une princesse badoise et pris le titre de prince de Lauchtenberg, put emporter sans incident, outre-Rhin, la précieuse argenterie. Son fils, se mariant à son tour avec une grande-duchesse russe, se fixa à Saint-Pétersbourg sous le nom de prince Romanowski. L'orfèvrerie impériale n'avait jamais quitté le palais Romanowski quand éclata la Révolution d'Octobre. Elle put être évacuée à temps et déposée dans le coffre d'une banque de la capitale helvétique.

A la vente du 8 mai, l'État français, que ne pouvait laisser indifférent la dispersion de pareils souvenirs, était représenté en la personne du conservateur du plus émouvant de nos musées napoléoniens. Hélas ! ce fut l'étranger qui l'emporta. A l'heure où nous écrivons ces lignes, on ignore la destination du trésor. Le service à thé et à café comprend douze pièces, presque toutes ciselées par Biennais, fournisseur de S. M. l'Empereur et Roi. Comme l'indiquent ses prospectus, Biennais tenait fabrique d'orfèvrerie, de bijouterie, ainsi que de tous ordres français et étrangers, rue Saint-Honoré, 283, à l'enseigne du Singe violet. Son atelier compta jusqu'à six cents ouvriers. En dépit des rigueurs du blocus qu'avait dû lever un court instant la paix d'Amiens, la composition du service sacrifie à l'anglomanie si constamment en faveur depuis Louis XV. On y trouve ces pièces indispensables que sont la théière avec son présentoir, la verseuse, le pot à eau, le crémier, le sucrier, et aussi un samovar — nouveauté pour l'époque — de même qu'un très « fashionable » porte-toasts, tout à fait britannique d'aspect et de fonction. Juste revanche : au faîte de sa gloire, Napoléon n'imposait-il pas à toute l'Europe l'achat d'œuvres d'art provenant des manufactures françaises ? Le continent en eut pour dix ans à absorber ses pendules !

La garniture de toilette, également en vermeil, est principalement l'œuvre de J.-B. Claude Odiot, dont le magasin s'ouvrait à l'angle de la rue de l'Échelle et de la

Confiturier ou sucrier, par Guillaume et Biennais. Diamètre 25 cm., poids 889 gr. Aigle, palmettes, grappes de raisin en guirlande.

Aiguière et son bassin. Hauteur de l'aiguière : 38 cm. 5, poids 1 kg. 913. Diamètre du bassin 34 cm., poids 2 kg. Estampille de Martin Guillaume et Biennais « Orfre de I.I. M.M. Imples et Royles, à Paris ». Cygnes et paons, rinceaux et guirlandes soutenues par des Victoires. Le bassin est décoré de palmettes que centre le chiffre de Joséphine

rue Saint-Honoré. Odiot compta Prudhon parmi ses dessinateurs. Il réalisa le fameux berceau du roi de Rome, et aux heures sombres, lorsque les coalisés investirent Paris, s'en vint défendre la barrière de Clichy, aux côtés du maréchal Moncey. La pièce la plus magnifique de la garniture consiste en une psyché de 50 kilos, haute d'un mètre, infiniment plus riche que celles qu'on conserve à la Malmaison, ou à Fontainebleau, dans la chambre de Madame Mère. Et voici des aiguières avec leurs bassins, quatre coffrets à bijoux, des boîtes à peigne, à poudre, à mouches, d'admirables flacons de cristal taillé, des candélabres, une sonnette, et même un très curieux « gratte-langue » en or massif. Jamais les formes de ces objets n'ont été plus étudiées, l'ornementation, plus raffinée. Jamais la ciselure, et surtout la dorure — au mercure, à la main, procédé aujourd'hui prohibé — n'ont atteint à un tel degré de précision et de finesse. Le décor est évidemment gréco-romain, inspiré de l'Antique, si fort à la mode depuis la résurrection, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, d'Herculanum et de Pompéi. Le Directoire avait chéri les palmettes, les sphinx et les lions ailés. L'avènement de l'Empire amène l'emploi des aigles, des abeilles, des cygnes. Tous ces motifs se détachent en un vigoureux relief sur un fond uni, mêlés à des couronnes, impériale ou royale (celle d'Italie), ce qui permet de dater la plupart des pièces après 1805. Mais ce qui frappe surtout c'est leur parti pris « monumental », le souci d'une construction rationnelle, la recherche de la pureté des formes, en somme, toutes qualités d'architecte. On s'en étonnera moins lorsqu'on saura que l'épure des plus belles pièces du service à thé et à café figure dans un album de modèles composés par Percier pour l'orfèvre Biennais, recueil aujourd'hui conservé à la Bibliothèque du Musée des Arts décoratifs. Percier et Fontaine — car on ne peut dissocier les deux noms — furent les vrais créateurs du style Empire. Napoléon, qui s'y connaissait en hommes, sut les écouter, comme les Odiot, les Biennais ou les Thomire, accepter leurs suggestions, discerner quel apport ces artistes pouvaient fournir à la splendeur de son règne et, par-dessus tout, les imposer à la cohue des courtisans, des grands prébendiers du régime, tenus par la volonté du maître de multiplier achats et commandes. A ce titre, les quarante et une pièces des services destinées à la première dame de France font figure de prototype. On les imitera, on copiera leur décor précieux, leurs lignes savantes, on traduira en bronze l'ode ineffable qui chante dans la délicatesse de leurs ciselures. Jamais ne se comprend mieux le souci qu'eut Napoléon à Sainte-Hélène, devant Las Cases, de faire ressortir que, montant sur le trône, il n'avait trouvé nul vestige de propriété royale, mais qu'en le quittant il avait laissé à la couronne, dûment payés sur sa liste civile, 5 millions d'argenterie et peut-être 40 ou 50 millions de meubles. Combien de milliards de nos francs, même lourds ?

René BRIAT.

Photographies J. & F. Beyda.

Avec
la Météorologie
Nationale

Quel temps fera-t-il demain ?

CERTAINES sciences présentent pour les profanes tant de mystères et leurs formules semblent à ce point obscures qu'ils sont bien obligés de leur faire confiance. Mais il en est autrement de celles qui traitent de matières aussi facilement contrôlables que le beau temps, les nuages, la pluie ou les brumes. On n'acquiert point de prestige en se rendant accessible à tous.

Et puis la masse des hommes enfermés dans leur petit enclos d'habitudes et d'égoïsmes ne se soucie que de ce qui les concerne directement ; la découverte des lois de la matière les touche moins qu'une science qui se trouve en défaut un jour de pique-nique, de grand match ou de départ en vacances. Cependant le pilote ou le marin se fient aveuglément à la « météo » et lui confient leur vie. Qui, du grand public ou de ces quelques utilisateurs, a raison ?

C'est au retour d'un week-end pluvieux dans une région que le bulletin quotidien avait annoncée ensoleillée que, voulant en avoir le cœur net, je poussai la grande porte vitrée de la Météorologie Nationale, avenue Rapp.

Un langage qu'il faut apprendre.

Un ingénieur technicien me reçut aimablement :

— Nous sommes habitués aux mauvaises humeurs du public. Mais, quoi que vous puissiez penser, c'est généralement lui qui a tort. Et cela tient tout d'abord à ce que le langage apparemment si simple employé pour la rédaction de nos bulletins n'est pas toujours compris : par « temps nuageux » vous traduisez « temps gris » alors que nous désignons ainsi des passages de nuages qui n'empêchent pas toujours la journée d'être belle. Le « temps couvert », au contraire, cache le soleil et peut s'accompagner de pluies.

Dans un livre intitulé : *Vents, Nuages et Tempêtes* (Plon, édit.), Jean Bessemoulin et Roger Clausse écrivent : « La météorologie est une science fort complexe dont les problèmes ne se résolvent pas en appliquant quelques formules ; en outre, l'atmosphère est à l'échelle du globe ; ses répercussions pratiques sont pour le navigateur aérien à l'échelle de l'Atlantique, pour le transporteur routier à l'échelle de la France et pour le public à l'échelle de la promenade dominicale... Mais il faudrait d'abord s'entendre sur la définition du « temps qu'il fait », du beau et du mauvais temps. Au demeurant, les combinaisons du chaud, du tiède, du doux, du froid, de la pluie, des averses, des éclaircies, du brouillard, des divers vents et de leur force, et de bien d'autres phénomènes, sont si grandes que la réponse à « Quel temps fera-t-il ? » donnée au hasard ne serait pas exacte une fois sur mille. »

Il me semble pourtant que, connaissant en des points donnés l'état de l'atmosphère, la température, la direction des vents, il devrait être possible d'établir des prévisions ?

On oublie souvent qu'il faut tenir compte des trois dimensions : le problème ne peut se résoudre en plan mais en tenant compte d'un relief accentué (de zéro à 4.810 mètres en France), de courants aériens qui perturbent la haute

1

atmosphère et de variations de la température en soit le tout entraînant des changements brusques dans l'orientation des vents. Ajoutons qu'un système nuageux qui se déplace généralement sur 500 kilomètres de large, c'est-à-dire la moitié de la France, peut prendre des formes très différentes : pour être exacts, les bulletins devraient être établis tous les kilomètres.

Un mécanisme à l'échelle du monde.

Nous pénétrons alors dans les coulisses de la Météo : dans la salle des transmissions tout d'abord, où arrivent en permanence des nouvelles du monde entier.

— Car il existe une Organisation météorologique mondiale relevant de l'O. N. U., ayant uniformisé les procédés de détection et fait adopter un langage chiffré universel. 10.000 postes répartis à la surface du globe prospectent les 10 milliards de kilomètres cubes de l'atmosphère et échangent leurs observations toutes les trois heures. Nous recevons ici trois cent quatre-vingt mille messages par jour, dont il faut tirer des conclusions. L'opération, ou plus exactement le diagnostic, a lieu dans une grande salle silencieuse où, sur des panneaux mobiles, viennent continuellement s'épingler des cartes rayées de lignes mystérieuses : cartes du monde invisible des vents où s'inscrivent à toutes les altitudes des courants, des îlots, des remous. Sans trêve des spécialistes les tiennent à jour, préparent ainsi les routes du ciel, de la mer et du sol et lancent chaque jour plus de vingt messages.

Et voici les « prévisionnistes », dont la mission est d'interpréter ces documents. Ce sont eux que nous vouons parfois aux gémonies parce que nous leur en voulons de nous décevoir, que nous nous imaginons bureaucrates alors qu'ils sont des savants.

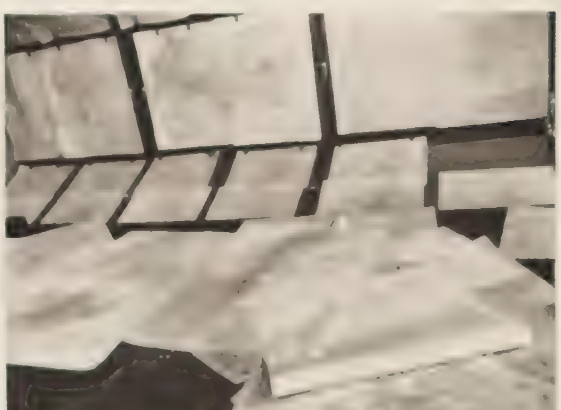
— Ils doivent, me dit-on, connaître parfaitement les lois de la physique et de la thermodynamique, que de multiples éléments très complexes rendent difficilement applicables. Il s'agit en effet de trouver, en les chiffrant, les résultantes des forces nées des différences de pressions, des frottements et turbulences de l'air, des échanges possibles de chaleur entre particules

Le sanctuaire de la prévision météorologique :

1. Dans les bureaux de la Météorologie Nationale, des spécialistes appelés « prévisionnistes » interprètent les renseignements venus du monde entier et rédigent les bulletins.

2. Toutes les trois heures sont tracées des cartes de la situation atmosphérique dans le monde, à des altitudes différentes. Tous les points d'égale pression sont réunis par des lignes, dites isobares, qui dessinent la marche des courants.

3. Près de 380.000 indications météorologiques chiffrées viennent par jour de tous les observatoires du monde



2

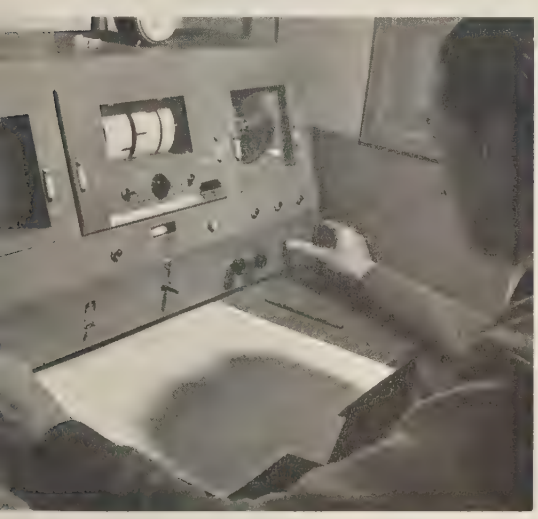
3

voisines, de l'absorption du rayonnement du soleil et de la terre, des accidents du terrain ; bref, de tout ce qui peut provoquer les changements de vitesse et de direction des masses d'air.

A court terme, c'est-à-dire dans un délai de quarante-huit heures, les calculs sont assez précis. Un pilote volant sur un parcours connu, à une altitude donnée, reçoit à tout moment des indications lui permettant d'éviter les perturbations. Il en est de même du marin qui, averti de l'existence d'une tempête, peut s'en détourner en temps voulu ou se mettre à l'abri. Les pêcheurs ont maintenant pris l'habitude de se fier à la Météo. Et bien des paysans, pour leurs cultures, pourraient en tirer aussi profit : mais beaucoup d'entre eux restent attachés à des méthodes empiriques basées sur de vieux dictons, sur des « recettes familiales » dans lesquelles interviennent les pelures d'oignons, les phases de la lune et les saints du calendrier.

— Avouez qu'ils se trompent rarement !

— Leurs prévisions ne sont valables que pour un laps de temps très court, lorsqu'il s'agit de déterminer le trajet d'un orage ou d'annoncer une pluie prochaine. Mais ils ne connaissent effectivement que quelques « habitudes » de l'atmosphère dépendant du relief particulier à leur région. En tout cas, ne nous parlez pas de l'influence des changements de lune ni des propriétés de la lune rousse ! L'effet d'attraction lunaire sur la masse atmosphérique qui enveloppe



5

la terre est de cent fois inférieur aux dépressions qui accompagnent la moindre perturbation. Quant à la Saint-Médard, que de déceptions elle nous donne ! Et les journées des saints de glace ont été les plus chaudes de ce printemps.

Telle est tout au moins l'opinion dominante constatée dans les services officiels.

Les prévisions à longue échéance.

— Est-il exact que certains pronostics soient établis pour une date donnée, en faisant la moyenne des observations consignées pendant quatre-vingt-dix années ?

— Ce procédé est employé lorsqu'on essaie d'établir des prévisions à longue échéance, pour lesquelles aucune méthode scientifique n'est encore trouvée.

— Les P. T. T. vendent des calendriers donnant l'évolution du temps pour toute l'année. Et il est assez remarquable de constater que les pronostics sont souvent justes.

— Ces calendriers sont effectivement établis en tenant compte des moyennes. Vous comprendrez donc qu'ils ne peuvent guère varier d'une année sur l'autre.

4

4. **Les ballons-sondes** sont lancés deux fois par jour des principaux observatoires. Ils emportent un appareil émetteur leur permettant de transmettre, au cours de leur périple, toutes les indications utiles aux météorologistes. Parvenus à une altitude de 15.000 à 20.000 mètres, les ballons éclatent par suite de la dilatation du gaz et les postes sont confiés à un petit parachute. Une récompense est promise à quiconque, ayant trouvé un de ces postes, le fait parvenir à sa base.

5. Les indications transmises toutes les 30 secondes par le ballon-sonde sont captées au sol et envoyées au bureau de Paris.

7

6. **A l'observatoire de Trappes,** quelques instants avant le lancement d'un ballon-sonde. Au centre, la tour-radar permettant de percevoir des nuages de pluie à 250 kilomètres de distance. Au fond, sur un échafaudage métallique, le radar avec lequel sont suivies les évolutions du ballon-sonde.
7. Des nuages de pluie apparaissent sur le cadran du radar sous forme de taches.

6

Faudrait-il en conclure que les phénomènes obéissent à une périodicité ?

— C'est un problème qui n'est pas encore résolu.

Mon guide me conduit alors dans la salle des archives où sont, depuis près de cent années, consignées heure par heure les variations du temps. Une machine moderne, utilisant le système des perforations, choisit en quelques secondes parmi huit millions de fiches celles qui comportent des données communes. Quelques spécialistes s'efforcent alors de déceler des analogies de situation qui leur permettent de découvrir un rythme et de connaître le comportement habituel des perturbations.

« C'est ainsi, lisons-nous dans le livre de MM. Bessemoulin et Clausse, qu'ils ont remarqué l'existence, à des périodes sensiblement fixes, de dépressions ou de hautes pressions et, par suite, de types de circulation générale bien déterminés : le retour dans 98 % des cas d'un anticyclone continental en fin janvier, aux environs du 20, qui amène des vents du nord-est froids ; la présence au contraire d'une dépression aux abords de Noël qui amène un réchauffement relatif accompagné de précipitations, souvent sous forme de neige. »

Pour les prévisions à longue échéance, les chercheurs n'avancent encore qu'avec précaution dans des directions très différentes. Certains journaux et la télévision ont récemment révélé des prévisions qui, quelques mois à l'avance, avaient annoncé des accidents météorologiques dans des régions très déterminées ; elles émanaient d'un jeune qui aurait trouvé des relations entre certains phénomènes telluriques et atmosphériques, d'après une théorie géophysique assez complexe déjà énoncée par Gœthe et complétée par Hellpach au XX[e] siècle. D'autres isolés cherchent la solution dans l'astrométéorologie, d'autres, dans une méthode dite soli-lunaire.

De la Terre Adélie au Sahara.

Les bureaux de Paris, comme ceux du Bourget, de Strasbourg, de Rennes, de Lyon, de Bordeaux et de Marseille, ont pour tâche de centraliser les observations et de les interpréter. Mais la mission de [illegible] directement l'atmosphère est [illegible] à des hommes dont certains ont été, et [illegible] de l'espace. Car si nos cent cinquante stations métropolitaines [illegible] les deux mille petits postes climatologiques [illegible] sur le territoire [illegible] de [illegible] des [illegible]

qui risquent leur vie pour protéger celle des autres : tels les observateurs qui, coupés pour des mois du monde vivant, sont prisonniers de la Terre Adélie, sentinelles avancées de la civilisation ; tels ceux des stations flottantes condamnés à tourner pendant vingt et un jours consécutifs sur place en plein Atlantique à bord de navires spécialement équipés et qu'aucune tempête ne doit faire fuir.

C'est en 1944 que les Américains, pour guider à travers l'Atlantique et le Pacifique leur aviation militaire, eurent l'idée de ces bateaux-laboratoires. Et l'on sait quel rôle joua la météorologie dans le succès du débarquement, puisque c'est elle qui permit de déterminer le jour J.

En 1946, une conférence de l'aviation civile internationale confia aux riverains de l'Atlantique des postes d'observation en mer.

La France se voyait attribuer un point entre les Açores et le Portugal et achetait aux U. S. A. des frégates d'escorte de 1.400 tonnes qui eurent l'occasion d'opérer bien des sauvetages périlleux et dont l'une, le *Laplace*, sauta sur une mine en 1950, engloutissant cinquante hommes. Aujourd'hui, la France doit assurer, en collaboration avec la Grande-Bretagne et les Pays-Bas, la garde de trois points et dispose à cet effet de deux nouveaux bateaux équipés de la manière la plus moderne : *France I* et *France II*.

Dans l'air, l'aventure fut souvent aussi dangereuse ; elle commença avec des avions dont l'ascension, en raison du manque de pressuration, était limitée à 5.000 mètres. En 1931, le professeur Piccard, adoptant l'aérostat, montait à 16.000 m. Maintenant on emploie le ballon sans pilote ; deux fois par jour, les principales stations lâchent un ballon-sonde emportant avec lui un émetteur qui transmet toutes les trente secondes des renseignements sur la pression, la température, l'humidité, et un réflecteur radar permettant de suivre le ballon du sol et de déterminer, par l'étude de ses positions successives, la vitesse du vent et le sens des courants. Arrivé aux environs de 20.000 mètres d'altitude, le ballon éclate et les postes qu'il transporte sont confiés à un parachute.

Et déjà l'on entrevoit de nouvelles perspectives avec les satellites artificiels dont l'utilité sera incontestable lorsqu'ils pourront transmettre l'image de la couverture nuageuse enveloppant la terre. Ainsi les progrès continuels de la science et l'extraordinaire perfectionnement des appareils de transmission et de mesure permettent-ils de défricher chaque jour un peu mieux la « brousse » mobile du ciel. Un jour, des lois précises seront sans doute découvertes, et des prévisions à longue échéance pourront venir au secours des agriculteurs et mettre en garde toute une population contre des catastrophes aujourd'hui imprévisibles.

ROGER BASCHET.

8

9

10

Des observatoires sous toutes les latitudes : 8. « France I », l'un des navires-observatoires qui se relaient tous les vingt et un jours sur l'Atlantique et constituent une des nombreuses stations météorologiques flottantes instaurées par l'organisation internationale de l'Aviation civile. - 9. A 2.877 mètres d'altitude, la station météorologique de l'Observatoire du Pic du Midi. - 10. Dans le Sahara : la station d'El Goléa. - 11. En Terre Adélie des observateurs courageux assurent en dépit du froid, qui atteint parfois 60 degrés au-dessous de zéro, des observations du plus haut intérêt. Sur notre photographie, un homme regagne dans le vent l'observatoire que l'on aperçoit au fond avec ses mâts. Près de lui, des bouteilles d'hydrogène servant à gonfler les ballons.

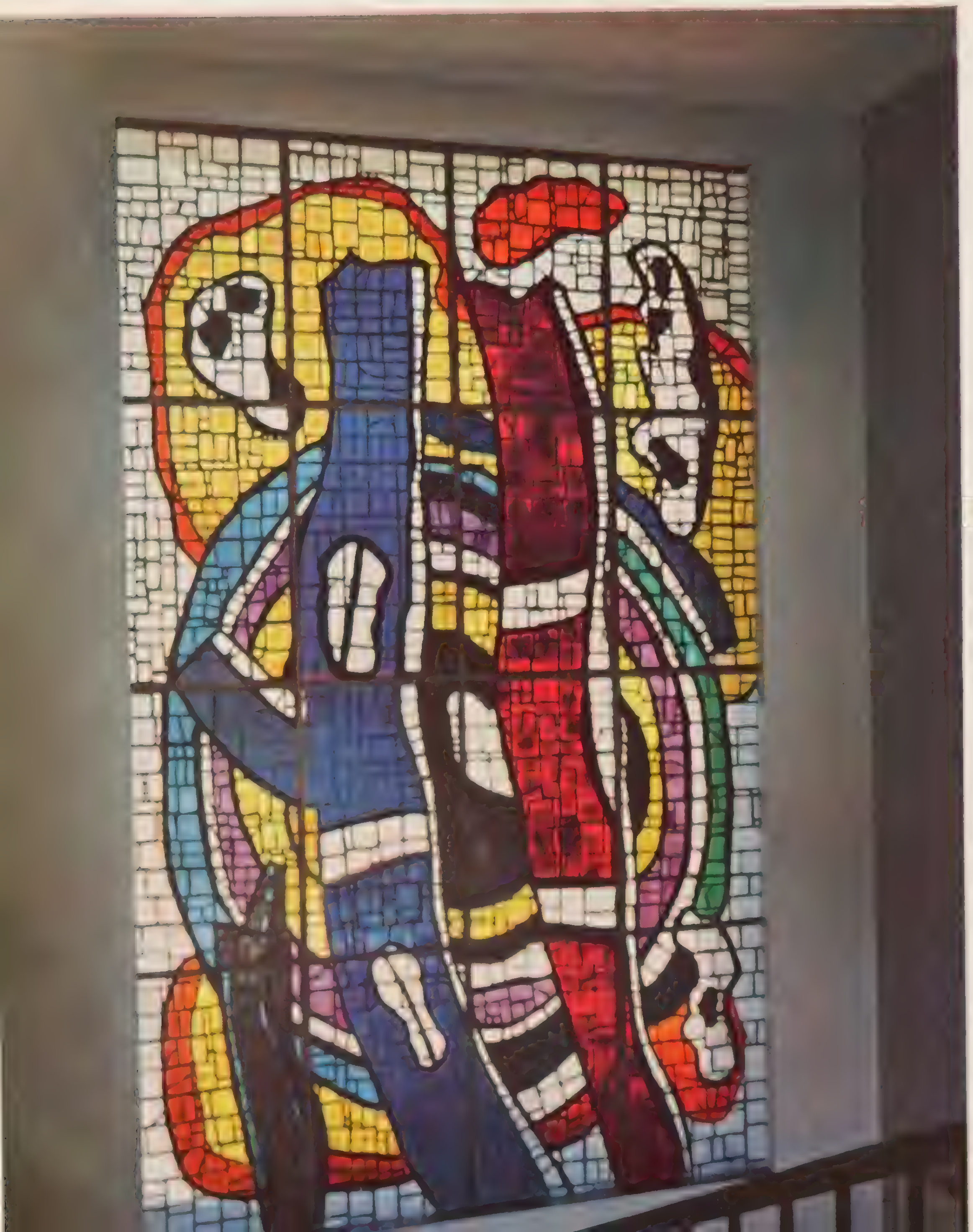
11

PHOTOGRAPHIES P. JAHAN, J. MASSON, MÉTÉOROLOGIE NATIONALE.

Un monument hardi sous le ciel de Provence

1

LE MUSÉE FERNAND LÉGER



2

1. [illegible] maçon du pays [illegible] ment d'une gra[illegible] de Ravenne pour exécuter la gra[illegible] mosaique, taillée sur place, pierre [illegible] Biot, qui s'est chargé des deux ha[illegible] reliefs incrustés en céramique, b[illegible] le Tournesol et le Jardin d'enfants [illegible]

2. [illegible]

3. [illegible]

Tandis que Paris inaugure son audacieux Palais de la Défense et applaudit *l'Age mécanique* à l'Exposition des Peintres témoins de leur temps, Nadia Léger, quatre ans après la mort du peintre de *la Ville* et des *Constructeurs*, ouvre à Biot le plus jeune musée du monde, sur une colline où Fernand Léger lui-même projetait d'installer ses grandes sculptures polychromes : une longue bâtisse qui n'est, dit l'architecte, André Svetchine, « qu'un support pour l'œuvre du peintre ». Toute sa vie, Fernand Léger a cherché un mur assez grand pour réaliser la composition de 400 mètres carrés que voici. La joie des couleurs pures de la mosaïque éclate violemment dans ce paysage de pierres et de cyprès, si doux qu'on le pourrait croire toscan. Témoin de son temps, chacun l'est à sa manière ; Léger le fut en précurseur, dès que prit fin la guerre de 1914, choisissant ses thèmes dans la civilisation industrielle, dans la vie quotidienne et collective. Avec une franchise encore discutée, il a parlé de bielles et de pistons, de moteurs et de chantiers, de loisirs, aussi, après l'effort : le cirque, la danse, la grande parade, le 14 Juillet, la partie de campagne, les belles cyclistes éclatantes de santé. Précurseur aussi en matière de polychromie architecturale, puisqu'il disait : « La couleur est une nécessité vitale. C'est une matière première importante comme l'eau et le feu. On ne peut pas vivre sans couleurs... »

Pour témoigner de sa vision dynamique de notre monde, la peinture n'a pas suffi à Fernand Léger. Mosaïques, sculptures, hauts et bas-reliefs, vitraux, céramiques, tapisseries, décors de ballets sont venus élargir une production souvent destinée à illustrer les constructions de la vie publique, sans distinction de foi ni de frontières. A Saint-Lô ou à Caracas, à Alfortville ou à New-York, pour Rockefeller ou le curé d'Assy, ce sont des universités, des chapelles, des palais d'exposition, des hôpitaux, des stades et des usines qui portent la griffe brutale et saine du solide Normand taillé pour déconcerter sinon pour scandaliser le monde. Son art résonne comme les tôles de ses machines et bruit comme les villes américaines qui l'ont tant impressionné jadis, après qu'il eut découvert l'œuvre de Cézanne et vécu la vie tragique des tranchées, trois influences auxquelles il accordait de l'importance.

Jamais les amis ne lui ont manqué. Comme lui, ils se situent tout naturellement parmi les novateurs : Le Corbusier, Braque, Zervos, Cendrars, Abel Gance, Darius Milhaud, André Verdet, Picasso... Deux d'entre eux, Roland Brice et Georges Bauquier, entourent la femme du peintre dans la tâche qu'elle a entreprise. Le musée Fernand Léger présente actuellement, à l'intérieur comme à l'extérieur, l'ensemble de l'œuvre de l'artiste.

Plus tard, des récitals, des ballets, des concerts seront donnés sur la terrasse : les salles accueilleront des expositions passagères de peintres renommés.

Biot-village aura demain pour visiteurs les fidèles de Fernand Léger, comme aujourd'hui Vallauris rayonne par la grâce de Picasso, Vence par Matisse et Chagall, Villefranche par Jean Cocteau. Heureux Midi, qui compte encore le musée de Cagnes et celui du château Grimaldi à Antibes, où un musée Renoir verra bientôt le jour.

Anne Fourny.

4

5

6

4. Georges Bauquier, conservateur : « L'architecte et les artisans du pays ont parfaitement compris le sens de notre effort. Au public maintenant d'entrer et d'apprécier ! » - **5. Nadia Léger :** « Donner aux visiteurs un musée qui ressemble à Léger lui-même. » - **6. Roland Brice,** céramiste : « Les hauts et les bas-reliefs sont les seuls décors architecturaux qui donnent la mesure du paysage. Fernand Léger a inventé les façades polychromes : il voulait voir les couleurs en plein ciel. »

3

A L'AFFÛT DU SAUMON

1

1. Écluses et barrages constituent pour les saumons des obstacles infranchissables si on ne les a pas équipés d'échelles ou bien de plans inclinés permettant la remontée, comme celui qui figure à gauche sur notre cliché

2

2. Des cannes d'apparence aussi fragile que celles-ci sont capables de soutenir une lutte de cinq heures avec un saumon d'une vingtaine de kilos. Faites en bambou refendu ou en fibres de verre, elles sont d'une flexibilité et d'une résistance extraordinaires.

3. La pêche au lancer du saumon se pratique avec toute la gamme des leurres usuels, tous généralement bien acceptés. On y réussit cependant avec succès un appât spécial : la crevette bouquet, conservée dans la glycérine.

4. Position caractéristique de la main du pêcheur à la mouche. Les doigts manœuvrent directement le fil jusqu'à ce que le poisson ait mordu. A ce moment le moulinet entre en jeu pour amener peu à peu la prise.

LE saumon atlantique (*salmo salar*) est le poisson le plus grand, le plus fort, le plus lourd et le plus combatif de nos rivières. Très abondant autrefois à cause de sa remarquable fécondité, il est assez rare aujourd'hui et il est à craindre qu'il ne le devienne de plus en plus si des mesures énergiques de protection n'interviennent. Les causes de cette disparition sont multiples : hécatombes dans les estuaires, que les pêcheurs inscrits maritimes barrent de filets en vertu d'un privilège datant de Colbert, pollution des eaux, écluses et barrages industriels dépourvus d'échelles pour la remontée, braconnage intensif, etc. Tout ceci résultant de routines, d'intérêts privés et de tolérances très regrettables. Dans les milieux compétents, on estime que nous devrions capturer aisément quelque deux mille tonnes annuelles au lieu des deux cent cinquante-deux tonnes officiellement recensées en 1957 et représentant environ vingt-cinq mille prises, valant plus de cinq cent millions.

Le cycle de vie du saumon est curieux. Né dans le cours supérieur de certaines rivières bien déterminées, il passe environ deux années en eaux douces comme alevin, puis comme « tacon ». Il dévale ensuite vers la mer en profitant des crues de printemps, séjourne quelque temps en estuaire saumâtre et prend finalement le large, d'où jamais chalutier ne ramena salmonidé dans ses filets. La vie en mer du saumon dure de dix-huit mois à cinq ans. On le sait avec précision par l'étude des écailles, mais on ignore pourquoi il y reste plus ou moins longtemps. Le moment venu, le saumon met le cap sans se tromper sur la frayère natale : les marquages l'ont établi. Il est alors au mieux de sa forme, de chair savoureuse et pesant de deux à vingt kilos environ, selon l'âge. Un mécanisme rigoureux et inexpliqué règle l'ordre d'arrivée : de novembre à mars, les saumons d'hiver (un mètre à un mètre cinquante, dix à vingt kilos), à peu près autant de femelles que de mâles ; de mars à mai, ceux de printemps (soixante-dix à quatre-vingts centimètres, cinq à neuf kilos), prédominance de femelles ; en juin et juillet, le fretin d'été (cinquante centimètres à peu

6 000 pêcheurs en France

3

4

près, deux à quatre kilos), surtout des mâles. Selon leur arrivée, ils attendent de cinq à quatorze mois l'époque du frai, novembre à janvier, en se nourrissant à peine. Chaque femelle pond alors de huit cents à mille œufs — certains disent même quinze cents — par kilo de son poids. Aussitôt fécondés, elle les recouvre d'une épaisse couche de graviers protecteurs. Leur descendance assurée, les saumons sont si épuisés que la plupart meurent sur place. Ceux qui atteignent la mer — vingt-cinq pour cent de l'effectif au maximum — y refont leurs forces et reviennent pour un second frai, dans un délai de six à dix-huit mois. Un troisième frai est exceptionnel. On reconnaît ces rescapés à une déformation particulière de la mâchoire qui leur a valu le sobriquet de *bécards*.

Autrefois, les saumons traversaient Paris en foule, en route pour les frayères de la Haute-Seine et de l'Yonne. Aujourd'hui, on ne les trouve plus guère que dans les bassins de l'Adour, de la Loire et de Bretagne-Normandie, outre certains cours d'eau comme la Canche. Quelque six mille pêcheurs patentés et des braconniers en nombre inconnu les attendent sur leurs itinéraires immuables.

On pêche le saumon à la mouche, au lancer lourd et léger, avec cannes à deux ou à une seule main et gamme complète des leurres usuels, tous « pêchants » mais avec une certaine faveur, peut-être, pour la crevette et la cuiller ondulante. En fait, il semble que ce soit surtout la tactique et la finesse du pêcheur qui se révèlent déterminantes. Michel Duborgel, professionnel faisant autorité, analyse avec sagacité les réactions du saumon devant l'appât. Ce n'est pas par appétit que le poisson attaquera, puisqu'il mange à peine, mais par gourmandise — d'où le succès de la mouche — ou par colère, pour se débarrasser d'un intrus qui le gêne dans la préparation de ses amours. Le « fin du fin » sera donc de l'amener à charger en manœuvrant très doucement, dans le trou où il gîte, un leurre paraissant bien vivant et très disposé à jouer les fâcheux.

Autres remarques, pleines de bon sens et d'observation : d'abord, ne pas se borner aux *pools classés*, où il

5

5. Un saumon lutte jusqu'au bout, jusqu'à l'extrême limite de ses forces. Amené presque à la rive, il possède encore assez de réserves pour créer un remous témoignant éloquemment de sa volonté et de l'énergie de sa défense.

6. Trop grand et trop lourd pour l'épuisette classique, le saumon est justiciable de la gaffe, que le pêcheur manœuvre de la main droite tout en continuant de soutenir le poisson de la main gauche, comme on peut le voir faire ici.

y a généralement foule, mais tenter sa chance dans des endroits décriés où les saumons harcelés se réfugient souvent ; ensuite, rechercher l'effet de surprise dans le choix du leurre, par exemple lorsque tous les pêcheurs d'un secteur adoptent avec ensemble l'appât qui vient de faire une belle prise. Vite blasé, le poisson verra sa curiosité réveillée par l'arrivée d'un inédit. C'est pourquoi on obtient de bons résultats en utilisant à l'improviste, dans les gaves, des leurres réservés généralement aux rivières de plaine, et inversement. Ferré, le saumon doit être travaillé en « énergique souplesse », selon la formule imagée de Duborgel, la force brutale risquant d'arracher l'hameçon. Le « gaffage » final est très délicat, puisqu'il faut continuer de soutenir la prise d'une main, tout en s'efforçant de crocher de l'autre dans les muscles les plus épais : un peu en avant de la nageoire dorsale.

6

Le dépeuplement des rivières à saumons est un problème grave, pour l'avenir de cette pêche sportive et complexe, parce qu'il met en jeu diverses instances administratives et industrielles qu'il est difficile d'accorder. Dans l'immédiat, les services officiels de la pêche font de leur mieux pour repeupler à partir d'œufs embryonnés provenant de pisciculture. Mis en incubateurs, convenablement ajourés pour permettre la sortie facile des alevins, ces œufs sont enfouis dans les frayères naturelles où ils poursuivront leur évolution dans des conditions analogues à l'incubation naturelle, avec un rendement contrôlé de quatre-vingt-dix pour cent, ce qui est beau. A leur naissance, les alevins essaiment rapidement sous une couche cependant épaisse de graviers, ce qui paraît impossible à première vue, se nourrissant des animalcules qu'ils y trouvent et n'en sortant que lorsqu'ils se sentent assez forts pour se tirer d'affaire en eau libre. C'est de là qu'ils feront plus tard leur « dévalaison » vers la mer, pour revenir fidèlement assurer le cycle suivant, si toutefois l'imprévoyance de l'homme leur en laisse la possibilité.

MARCEL LASSEAUX.

7

8

7. L'art de « gaffer » un saumon selon les règles consiste à enfoncer le croc d'acier au plus épais du corps, dans la partie la plus musculeuse : en avant de la nageoire dorsale et à peu près au centre de gravité de la bête.

8. La livrée éclatante du saumon venant de la mer se ternit progressivement en eaux douces. Sous l'action du jeûne prolongé précédant le frai, la tonalité devient jaunâtre, ponctuée de rouge. Remarquer la forme de la queue : elle n'est pas fourchue comme celle de la truite.

9. La force des saumons est telle qu'il n'est guère de rapides et même de chutes qu'ils ne puissent remonter d'un élan. D'un coup de queue, ils passent un barrage de trois mètres.

9

PHOTOGRAPHIES A. LE CLECH, E. MEVEL, MONTAGNE PHOTO

La lumière

des Floralies

2

1. **Présentation : FLORI-TOURS.** Au premier plan du vaste jardin de caractère naturel, principalement peuplé d'hortensias bleus et roses, l'importante collection de cactées et plantes grasses de Talbot de Saint-Symphorien (I.-et-L.) introduit au cœur de la France un aspect exotique inattendu. Cierges, echinocactus, mamillaria, euphorbes offrent, dans leurs innombrables espèces, une étonnante diversité de formes. (3e Gr. Pr. d'honneur.)

2. **Le « Jardin de l'Ile-de-France », présenté par la Fédération de l'Horticulture et de la Pépinière de l'Ile-de-France.** Paysagiste : Maurice Villette, en collaboration avec les Établissements Georges Truffaut. Réalisateur : Éts Georges Truffaut. Peuplé de rhododendrons et d'azalées, de rosiers et d'hortensias, tapissé de sagine, jalonné de quelques beaux arbres : cèdre de l'Atlas, à gauche, et cèdre pleureur au bord du bassin, il évoqua pour les visiteurs le jardin souhaité auprès de la demeure. (3e Gr. Pr. d'Honneur.)

De la cendre des roses sort encore un parfum, disent les Orientaux. Sous ce proverbe, nous placerons la leçon qu'on peut tirer des dernières Floralies. Elles ont exposé, en effet, dans un ensemble incomparable, l'ampleur et les progrès d'un art en perpétuel renouveau. Pour les horticulteurs français, il s'agissait aussi d'affronter l'épreuve du Marché Commun, en opposant leurs produits aux tulipes de Hollande, aux roses du Luxembourg, aux plantes vertes de Belgique, aux fleurs coupées d'Italie. La comparaison nous aura valu d'apprendre, entre maintes curiosités, que les orchidées de France sont exportées jusqu'aux îles Hawaï ! Mais les compositions que nous reproduisons cherchent à illustrer les tendances récentes dans l'art de présenter les jardins.

3. et 4. Une partie du « Jardin futur », réalisé par les Établissements Vilmorin-Andrieux. Paysagiste : un Anglais, M. Russell-Page. Délicieuse scène de jardin d'eau d'inspiration anglo-japonaise, dans laquelle les jeux de couleurs des fleurs sont mis en valeur par le fond des teintes neutres de l'eau et des mosaïques de galets. Sur l'île, tapis de primevères du Japon autour d'un ravissant conifère de rocaille et d'un groupe de richardias. Tandis que cette scène est réalisée essentiellement avec des plantes de forçage, le pourtour du bassin évoque une forêt de bouleaux dont le sous-bois clair est illuminé d'azalées, ensemble qui est parfaitement réalisable dans n'importe quel jardin.

3

4

Thèmes étrangers

5

6

5. Grande-Bretagne : Réalisation du Comité Britannique pour les expositions outre-mer. Paysagiste : M. Hanger. Cette verte allée de gazon fuyant entre des buissons d'azalées illustre à merveille la richesse de floraison et la simplicité des lignes des jardins britanniques. Les azalées qui figurent ici appartiennent au groupe des azalées japonaises dont le feuillage fin et touffu persiste en hiver. Les azalées se plaisent en terre de bruyère fraîche à mi-ombre.

6. Autre aspect de la présentation collective de la Grande-Bretagne. L'entrée du jardin clos, auprès de laquelle les hautes hampes des digitales montent la garde vigilante. Les digitales, dont la variété Excelsior est une des plus récentes améliorations, sont des plantes bisannuelles. Leur plantation se fait entre mai et juillet en pépinière. Les plants obtenus, mis en place à l'automne ou au printemps, fleurissent l'été suivant. Au premier plan, dans le dallage, quelques touffes d'œillets vivaces de rocailles.

8

8. Les « Jardins d'Andersen » présentés par l'Association coopérative de vente de l'Horticulture du Danemark. Cette ravissante scène évocatrice des jardins d'Extrême-Orient est réalisée avec des plantes de serre. A gauche croton panaché aux multiples et brillantes couleurs ; à droite, bougainvillée panachée au feuillage vert et blanc. (Prix du Jury est

7

7. Jardin iranien présenté par la Faculté d'Agriculture de Téhéran. Paysagistes français : G. Thibaudin et P. Morvan. Devant les groupes de rosiers polyanthas qui jalonnent l'entrée de l'étroite goulotte caractéristique des jardins arabes, groupes de primevères à grandes fleurs « Truffaut-Pastel », race nouvelle caractérisée par l'abondance et la grandeur de ses fleurs et l'extrême diversité de leurs coloris. (Prix spécial du Jury esthétique.)

9

9. Quelques-unes des plantes de serre de la Collectivité belge, présentées sous les auspices de la Société royale d'Agriculture et de Botanique de Belgique et de l'Office national des Débouchés Agricoles et Horticoles. Paysagiste : M. Stautenas. Nidlariums aux bractées centrales teintées de rouge, ficus aux feuilles découpées, anthuriums, orchidées, fougères arborescentes évoquent la forêt tropicale que nos voisins sont habiles à ressusciter dans leurs serres. (2e Gr. Pr. d'Honneur.)

PHOTOGRAPHIES P. JAHAN, H. FUCHS

Un métier qui se perd.

Revenons au chaume

1

2

3

4

LA chaumière est, pour les architectes d'avant-garde, un anachronisme. A l'âge des matériaux préfabriqués, elle représente, à leurs yeux, la survivance d'un passé périmé ; une fantaisie de citadin en quête de pittoresque et qui en est resté à la poésie de la pauvreté rurale. « Cette habitation rustique, étroite, misérable » d'après la description du Larousse de 1880 - et dont Saint-Marc Girardin disait « qu'elle n'est du goût que de ceux qui ne l'habitent pas », n'en connaît pas moins une renaissance. De nombreuses fermes délabrées, promues maisons de campagne, dressent à nouveau leur faîtage fleuri d'iris parmi les couvertures métalliques des hangars, plaies de nos paysages, et parmi les tuiles rouges ou les carreaux de ciment, plaies de nos villages. Qu'importent le mépris des bâtisseurs et l'étonnement des paysans : la sagesse n'est pas toujours du côté du progrès.

On aurait effectivement tort de croire que le chaume est un procédé empirique, un pis aller de pauvre. Il réunit un certain nombre d'avantages que n'offrent pas toujours les matériaux modernes : outre ses qualités esthétiques et sa faculté de se patiner rapidement, il est léger ; il s'adapte donc à des charpentes anciennes qui ne supporteraient pas le poids des tuiles et que l'on recouvre aujourd'hui trop souvent de la moins lourde et de la plus hideuse des matières : la tôle ondulée. A l'inverse de cette tôle, il protège efficacement de la chaleur et du froid ; il ne se laisse jamais emporter par le vent et, s'il est bien fait, peut durer soixante ans.

La paille... matière rare.

A l'entrée d'un petit village isolé dans la Beauce, à quelques kilomètres de Chartres, un couple de « Parisiens » a acheté une grange, en a consolidé les murs de terre, y a percé des fenêtres et a réalisé, à grand renfort de couleurs, de fleurs et de barrières blanches, un petit décor d'opérette. Seul le toit de chaume reste à refaire ; un couvreur, M. Raye, déjà s'y emploie : par tranches de deux mètres de large environ, il enlève la vieille paille et la remplace. C'est un Beauceron qui, perché sur son échelle, exécute avec précision des gestes apparemment très simples mais dus à l'expérience de toute une vie. Observons-le : il change d'abord les lattes auxquelles il fixe, avec des liens de seigle, de grandes brassées de paille de blé ;

Pour refaire une toiture en paille de blé, ce chaumier beauceron accomplit un certain nombre de gestes devenus traditionnels : **1.** Il enlève les anciennes lattes. - **2.** Il les remplace par des lattes de chêne façonnées à la hache (et non à la scie) et les fixe à la charpente avec des clous galvanisés. - **3.** Il prépare un lien de seigle qui défiera le temps et ne coupera pas le blé comme l'eût fait le fil de fer. - **4.** Deux liens étant fixés aux lattes, il pose sur celles-ci une brassée de paille. - **5.** Puis il arrime le tout, solidement, par un nœud. Cette opération terminée, il la recommencera plus haut, et ainsi de suite.

5

puis, à coups de battoir rainé, il enfonce les brins et égalise la surface ; il ne lui reste plus alors qu'à exécuter, au moyen de cisailles, un « fignolage » de coiffeur. Comme tout cela semble facile ! Cependant, en l'interrogeant, on découvre que la réussite de son travail — c'est-à-dire la solidité — dépend de certaines précautions qui ressemblent parfois à des rites paysans, mais dont on aurait tort de sourire ; car il ne faut pas prendre pour superstitions ce qui est un savoir basé sur l'observation de la nature et que les générations transmettent aux générations.

C'est ainsi qu'il remplace lui-même certaines parties de la charpente avec des rondins de chêne qu'il a coupés dans la forêt en lune déclinante. « Condition essentielle, affirme-t-il, pour que les vers ne les attaquent pas. Si j'avais eu besoin de bois blanc, je les aurais pris en lune montante. Si les menuisiers et les ébénistes connaissaient cette règle, leurs meubles dureraient des siècles. Mais attention : il faut façonner les lattes à la hache et ne jamais

employer la scie, qui coupe les fibres et enlève toute solidité. Et, bien entendu, mes clous sont galvanisés pour que le tanin acide du chêne ne les attaque pas.

Quant à la paille de blé, vous ne devez pas avoir, en Beauce, de difficulté à vous en procurer ?

Détrompez-vous. L'emploi des engrais chimiques nuit à sa conservation et la batteuse-lieuse en brise les brins. Le problème consiste donc à s'approvisionner chez de petits exploitants qui fument encore leur terre et utilisent la faux ou une machine de modèle ancien : la trépigneuse. Je dois en outre m'assurer que le battage n'a laissé dans la paille aucun grain qui puisse, lorsque le toit sera terminé, attirer les rongeurs. »

1

2

Avec des moyens très rudimentaires, le chaumier obtient des surfaces planes. **1.** Avec un battoir, il tape sur les extrémités des brins de paille de chaque gerbe pour les enfoncer également. **2.** Il parachève ce travail sur toute la pente du toit au moyen d'une cisaille appelée « forces ».

3

4

3. Une partie de la toiture est maintenant terminée : il suffira de la nettoyer en la brossant, en coupant les brins qui dépassent encore, et de planter les iris du faîtage. La paille amoncelée au pied du bâtiment est celle qui le recouvrait depuis plus de soixante ans ; elle semble encore neuve. - **4.** La toiture est terminée. La chaumière de Beauce est devenue une coquette maison de week-end. - **5. Les outils du chaumier.** Ils ne sont que deux : le battoir rainé et les « forces » (qui ont gardé la forme des ciseaux connus dans l'antiquité).

5

Et l'homme reprend son travail ; il tord de nouveau le seigle pour en faire des liens, pratiquement inusables, qu'il attache à une latte sur deux, mais renforce du côté des vents dominants.

Du chêne et du roseau.

A Saint-Léger-les-Yvelines est actuellement installé un autre chaumier : un Normand qui possède une ferme à quelque cent mètres du nouveau pont de Tancarville, mais dresse sa tente à proximité de ses chantiers. Sa tente est un ancien autocar transformé en logement : sur les roues grimpent des capucines. Où qu'il campe, ce terrien se donne l'illusion de s'enraciner et de posséder un vrai toit. Un toit de chaume, s'entend, qu'il projette de construire sur son car pour le protéger de la chaleur de l'été...

Lui aussi est un vieil artisan, amoureux de son métier et capable de réaliser les couvertures les plus difficiles sans jamais prendre une mesure, en se fiant à son coup d'œil. M. Pivain — tel est son nom — nous montre sa dernière œuvre : une toiture percée de fenêtres que le chaume enveloppe avec la souplesse d'un épais tissu, déroulé à la vitesse de huit mètres carrés par jour, et dont l'uniformité de matière et d'épaisseur dénote une surprenante habileté. A côté de son campement-résidence s'amoncellent des roseaux coupés.

— N'employez-vous donc pas la paille ?

— Non, car je n'en trouve plus d'assez bonne ni d'assez longue. Je préfère le roseau que je vais chercher près de chez moi, en baie de Seine. Je le fixe avec du fil de fer sur des lattes de chêne et le résultat est exactement le même. Il faut un œil averti pour s'apercevoir que ce n'est pas du chaume de paille.

— Pourquoi le faîtage est-il toujours couronné d'iris ? Obéissez-vous à une tradition ?

— Les racines d'iris absorbent l'humidité : elles sont maintenues par de la terre grasse qui, malaxée jusqu'à devenir aussi dure que du ciment, garantit un des points les plus exposés de la toiture.

Mais que choisir de la paille ou du roseau ? Les qualités des deux matériaux sont équivalentes. Chaque chaumier a ses habitudes. Et le client a intérêt à faire appel à celui qui se trouvera le plus près possible de son lieu d'approvisionnement ; car c'est le transport qui coûte le plus cher. Si l'on arrive à réduire celui-ci, le prix de revient est sensiblement inférieur à celui d'un toit d'ardoises ou de tuiles. Rappelons toutefois que les décrets en vigueur limitent l'emploi du chaume. Restriction due au risque d'incendie, cependant minime — les statistiques le prouvent — et que couvrent les compagnies d'assurances en multipliant par cinq la prime ordinaire, qui pour une petite maison n'excède pas quelques milliers de francs.

Malheureusement, les jeunes ne veulent plus apprendre un métier qui exige, pour être bien su, six années de pratique.

La Mazère.

Le chaume de roseaux est couramment utilisé ; la méthode de travail ne diffère guère de celle qui est pratiquée pour la paille, sauf que les liens de seigle peuvent être remplacés par du fil de fer qui ne risque pas de couper les tiges ; et l'aspect est le même, avec, toutefois, plus de netteté dans les arêtes. Beaucoup de Normands emploient le roseau qui pousse sur la côte et plus particulièrement dans la baie de Seine. En voici un qui est venu s'installer temporairement en Seine-et-Oise. Il habite un ancien autocar mais retourne toutes les semaines dans la ferme qu'il possède encore près de Tancarville.

L'ÉTÉ DANS UNE CHAUMIÈRE

QUAND ON VOIT GRAND

SEUL le toit de cette demeure autorise à l'appeler une chaumière ; les proportions de la maison, élégante et vaste, excluent en effet tout autre rapprochement avec la chaumière du sentimental qui, lui, n'en exige qu'une petite pour y loger deux cœurs.

L'orientation générale, nord-ouest, a été déterminée par le souci de faire profiter les pièces principales de la vue sur le golf de Saint-Cloud dont un des parcours longe le jardin. Le plan en L a permis d'aménager une terrasse dallée de briques et à l'abri du vent dans l'angle formé par le corps principal du logis et l'aile basse. Sur une charpente de rondins partiellement apparente et très débordante, le chaume de roseau prend des formes souples en soulignant les fenêtres du premier étage. Il chapeaute des murs de maçonnerie rustique passés à la chaux, ponctués de plantes grimpantes, et percés de fenêtres aux persiennes gris éléphant.

L'ensemble, dû à l'architecte Louis Aublet, est une grande réussite. Il évoque ces demeures anglaises assises sur leur tapis vert que rien ne sépare de la maison. Le jardin a été dessiné par Prévosteau et Courcelles, très librement comme un jardin d'outre-Manche. Il est fleuri de plantes vivaces et annuelles, harmonieusement disposées, et d'arbustes à fleurs, isolant des voisins. A l'intérieur, la décoration a été, elle aussi, conçue à l'anglaise par Andrée Higgins : murs peints de tons très recherchés, meubles rares d'acajou et de cuir, canapés et sièges capitonnés, rideaux soulignés de passementerie, le tout très raffiné. La personnalité de la propriétaire, M^me^ L..., femme de grand goût, se révèle en toute chose et jusque dans les moindres détails

Ci-dessus: la façade d'arrivée où sont percées les fenêtres de la cuisine et de l'office, la porte d'entrée et les fenêtres des couloirs d'accès aux chambres. Ci-dessous : la façade principale orientée nord-ouest pour avoir la vue sur le golf de Saint-Cloud, dont un parcours prolonge, en perspective, le tapis vert qui cerne la maison. Au rez-de-chaussée, des portes-fenêtres permettent l'accès direct au jardin. Au premier étage, le chaume souligne chaque ouverture.

1

1 Autre vue de la [illegible]

2

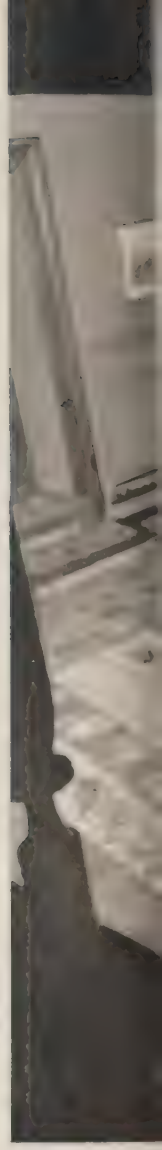
3

4

5

2. Vue partielle du grand living-roo
en forme de L ouvrant par deux port
le golf, par deux autres, sur l
l'angle intérieur de l'L, un escalier
réalisé par les Charpentiers
d'après le plan de Louis Aublet, a s
départ à la décoration de la
peints en vert bronze mat, les
naturelle écrue, soulignés de
une bibliothèque tourna
Au sol, des tomettes
fermes d'Ile-de-France en dé
tenant compte de
chambre de la maîtresse de
reproduit dans notre article sur les al
janvier 1959) ; une petite cheminée
laine fleurie occupe un angle (4). D
originales d'époque Napoléon III,
velours bleu, l'encadrent. Les mu
On retrouve ce ton très recherch
boudoir contigu à la chambre (5). Port
sont peintes en crème avec
gris et mauve. Le divan est r
laine bleu pâle (Pierre Frey) el
blanc. A la fenêtre, rideaux
Frey). Même da

4



2

5

1

PHOTOGRAPHIES PIERRE JAHAN

L'ÉTÉ DANS UNE CHAUMIÈRE

6

3

En toute simplicité

1

restaurée : au nord (1), au midi (2). Primitivement
chapeautait qu'un rez-de-chaussée. La toiture actuelle, surélev
ou se trouvent deux chambres et une salle de bains.
eau (3), ouvrant de plain-pied sur le tapis vert de l'entrée (façade sud),
été simplement crépi à la chaux, ses poutres ont été dégagées. Le dallage et
réchauffé de tapis d'Orient. Une commode d'acajou
XV des Charentes s'harmonise avec un petit lit d'acajou Louis-Philippe et des

3

C'EST aux confins de la forêt de Rambouillet, dans une charmante vallée où coule une rivière menue qui a suscité sur ses rives des plantations de saules et de peupliers. Plusieurs hameaux s'échelonnent sur le cours d'eau. Bâtiments neufs, en général très laids, et bâtiments anciens, le plus souvent couverts de chaume se partagent la faveur des Parisiens : les premiers, bâtis pour le pêcheur à la ligne peu soucieux d'autre chose que d'un toit, les autres, restaurés par l'homme de goût désireux de se créer un décor de vie agréable.

Lorsque, il y a cinq ans, M. et Mme H... cherchaient une maison de campagne proche de Paris, ils furent charmés par cette vallée et se décidèrent pour cet ensemble de bâtiments très vétustes, mais dont le groupement était heureux. La maison principale, datant du XVIIIe siècle, autrefois écurie et poulailler, a été restaurée pour les parents. Ce qui était jadis potager se trouvait séparé de la cour principale par un mur bas rompu par le fournil, devenu chambre d'un fils. Un troisième bâtiment, chambre d'un second fils, a été augmenté d'un garage où l'on entre directement de la route. Le tout forme un village de trois feux, où chacun se trouve indépendant.

Les travaux de restauration se sont échelonnés sur plusieurs années. Le gros œuvre d'abord, dans la maison mère. Primitivement, le vieux chaume ne chapeautait qu'un rez-de-chaussée. La toiture actuelle, établie sur une charpente surélevée, a permis de créer un étage où se trouvent deux chambres et une salle de bains, mansardées et lambrissées de bois du Nord laissé naturel. Le chaume a été retait en jonc provenant de la baie de Seine. Les murs en grès du pays ont été crépis et passés à la chaux.

L'ÉTÉ DANS UNE CHAUMIÈRE

5

5. Détail du chaume au premier étage d'où l'on a la vue sur la partie du jardin exposée au midi. Des rosiers polyanthas cernent la cour d'une couronne rouge

4. La maison principale forme le fond du décor. Son toit [illegible] dans heureuses, soulignant les fenêtres du premier étage, est planté d'iris en son faîte. Au premier [illegible] ancien fournil, chambre d'un fils, a gardé son [illegible] ancien. Le petit mur qui sépare la cour d'entrée [illegible] potager devenu jardin fleuri est souligné de plan[illegible]s sur ses deux faces : roses trémières et polyanthas

4

6

6. Le living-room est meublé d'une façon rustique mais avec des meubles de haute époque. Une banquette fixe sert de siège aux hôtes d'un côté de la table Louis XIII ; de l'autre côté, un banc ; au bout, deux tabourets. Sièges Louis XIII tendus de tapisserie, meuble d'appui d'origine allemande. Coussins et rideaux de grosse toile vert tilleul

7

7. Vue d'ensemble du clos. A gauche, la grande maison côté sud, devant laquelle (invisible) se trouvent l'ancien fournil et le muret fleuri. A droite, dans le fond, le petit bâtiment, formant garage et chambre de garçon, dont le chaume a été refait aussi. Entre la maison principale et le garage, jardin fleuri de plantes annuelles et vivaces

8. Cheminée du living-room, dont les montants sont faits de deux bornes de pierre. Coq de clocher époque romane

8

FIN

PHOTOGRAPHIES PIERRE JAHAN

A L'HEURE DE LA SIESTE

Les méridiennes, qui connurent une grande vogue au cours du siècle dernier, sont filles des chaises longues et des lits de repos très en honneur au XVIII[e] siècle. Elles tirent leur nom d'une petite pièce isolée et silencieuse, munie d'un lit de repos, dans laquelle on se retirait pour faire la sieste ou « méridienne ». Par extension, la méridienne est une sorte de sopha assez voisin de la causeuse. Elle compte habituellement trois dossiers. Le dossier de tête est relativement élevé : celui du fond se raccorde en hauteur au dossier précédent et va, en descendant, se rattacher à celui des pieds, qui ne dépasse guère l'élévation d'un ...

On ne peut dire, malgré son agréable architecture, que la méridienne soit très confortable. Ce n'est en fait qu'un lit de repos ou de parade, inspiré par la mode qui, sous l'Empire, se veut spartiate et pudibonde et qui exige que l'on remplace la veilleuse, la turquoise ou le sopha, de douteuse mémoire, par un meuble qui ne se prête guère à l'alanguissement. Mais il importait de ne pas rompre l'aimable tradition qui exigeait, depuis la fin du XVIII[e] siècle, que toute femme de qualité pût recevoir étendue, les jambes dissimulées par un somptueux couvre-pied.

A l'origine, ce privilège n'était l'apanage que des princesses, qui, au moment de leurs relevailles, accueillaient ainsi, pendant trois jours, les félicitations des personnes présentées. La chronique médisante rapporte que Rose Bertin, appelée par dérision le ministre des modes de Marie-Antoinette, s'inspirant d'un si auguste exemple, ne recevait ses clientes qu'étendue sur une chaise longue.

Sous aucun prétexte, une aussi gracieuse coutume ne devait se perdre ; encore fallait-il qu'une décence au moins apparente y trouvât son compte. C'est donc d'un compromis que sont nées les méridiennes, puisqu'elles ont permis aux femmes de continuer à sacrifier à leur nonchaloir sans prêter pour autant à de méchantes critiques.

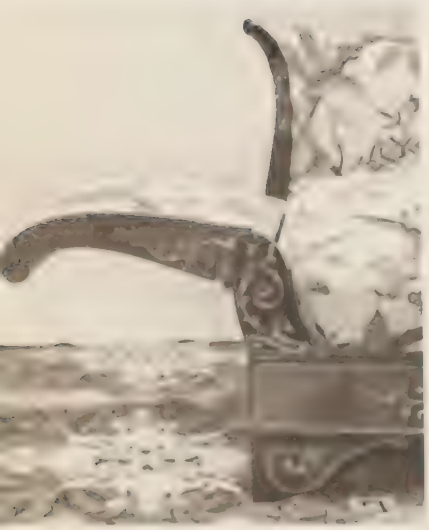
Il existe encore chez les antiquaires d'assez nombreuses méridiennes. De l'Empire à Charles X, elles sont de bois précieux et d'un prix élevé, mais plus simples sous Louis-Philippe et le Second Empire elles deviennent accessibles.

SAINT-SERE.

CHEZ TARDIEU, PRINCE DE LA BROCANTE : MÉRIDIENNE EN ACAJOU D'ÉPOQUE LOUIS-PHILIPPE.

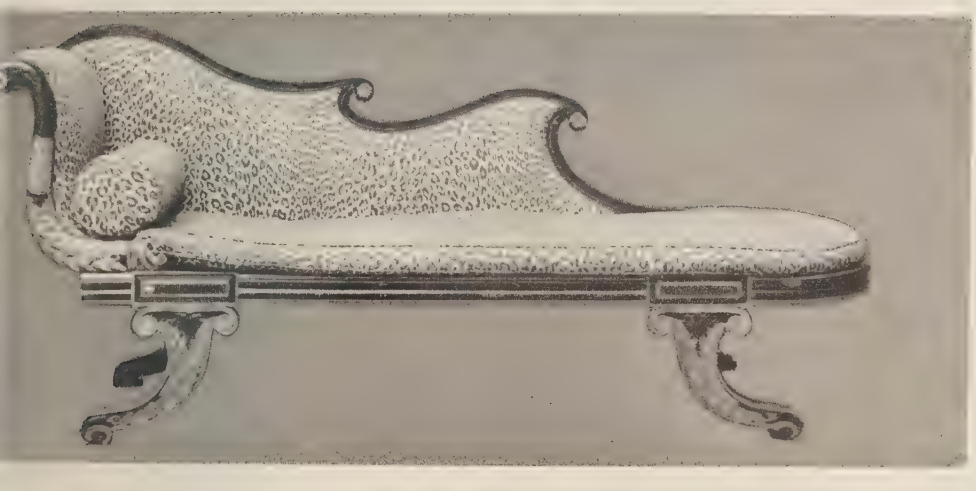
CHEZ MANCEL : EN ACAJOU AVEC BRONZES D'APPLICATION, VRAISEMBLABLEMENT EXÉCUTÉE POUR L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, D'APRÈS UN DESSIN DE PERCIER ET FONTAINE.

CHEZ MADELEINE CASTAING : EN ACAJOU D'ÉPOQUE RESTAURATION.



CHEZ NICOLE GÉRARD : ROMANTIQUE EN PALISSANDRE A FILETS DE CITRONNIER, CETTE MÉRIDIENNE COMPORTE UN DOSSIER MOBILE QUI PEUT S'ABATTRE.

CHEZ NICOLE GÉRARD :
ROMANTIQUE EN ÉRABLE
A FILETS D'AMARANTE,
TRÈS PETITE DE PROPORTION
(1M 30 DE LONGUEUR).



CHEZ MADELEINE CASTAING :
D'ÉPOQUE REGENCY
EN BOIS NOIR ET OR.

CHEZ MERCIER :
D'ÉPOQUE NAPOLÉON III,
SUR BOIS NON APPARENT,
CAPITONNÉE
DE SOIE BLANCHE.

Photographies G. de La Bégassière.

LES GRANDES VENTES

PAR RAYMONDE WILHÉLEM

A la date à laquelle nous écrivons cette chronique, nous sommes à la veille des grandes ventes qui se succéderont tant à l'Hôtel Drouot (jusqu'à la fin de juin) qu'à la Galerie Charpentier (du 2 au 16 juin). Les jours de vacances, très nombreux en mai, ont imposé une activité réduite à l'Hôtel des Ventes. Il nous faut donc retourner un peu en arrière, pour parler d'une petite collection de bronzes italiens de la Renaissance et du XVII[e] siècle (13 en tout), mise aux enchères par M[e] Thullier avec M. Charles Ratton, expert, le 27 avril.

Une lionne en bronze (travail italien vers 1500).

Parmi les plus intéressantes de ces statuettes figuraient un lion et une lionne provenant d'un même atelier de l'Italie du Nord, vers 1500, et se faisant pendant. Mais tandis que le lion était adjugé 425.000 fr., la lionne debout, portant un collier, la tête tournée vers la droite dans une attitude menaçante, atteignait 920.000 francs. Une jeune femme nue faisant sa toilette, « Femina che si lava » (haut. 0 m. 22), se vendit 10.000 francs de moins. C'était une œuvre de l'atelier de Jean de Bologne au XVI[e] siècle. Après elle, fut vendu un nain barbu et obèse, Morgante, serviteur du grand-duc Cosme I[er], que celui-ci avait coutume de présenter nu à ses amis. On l'a payé 290.000 francs. A cette collection appartenaient aussi un bronze de 0 m. 24 de haut, représentant un enfant demi-nu (Allemagne ou Flandres XVI[e]-XVII[e] siècle) provenant de la vente du célèbre antiquaire Brauer, faite à Londres chez Christie, le 4 juillet 1929 (on en a donné 860.000 fr.) et une grande cloche en bronze, œuvre chinoise d'époque Han, dont le sommet en forme de plateau était surmonté d'une statuette de lion accroupi : elle aurait servi, dit-on, à accorder des instruments de musique. Son nouveau propriétaire l'a payée 600.000 francs.

Un million pour une suite de six fauteuils d'époque Louis XVI.

Deux jours après, M[e] Philippe Couturier dispersait des tableaux, des sièges et meubles anciens à la salle 1. Ce commissaire-priseur s'intéresse tout particulièrement aux beaux sièges d'époque Louis XV et Louis XVI. Cette fois encore, ce fut parmi eux que se trouva la meilleure enchère : un million obtenu pour une suite de six fauteuils à dossier médaillon, en bois naturel mouluré, reposant sur pieds cannelés et rudentés, d'époque Louis XVI. Ils étaient garnis en ancienne tapisserie au point à décor de fleurs et feuillage. Deux portaient l'estampille de Jullienne. (MM. Damidot et Lacoste, experts.)

Porcelaines et faïences anciennes

M[e] Ader devait donner les 13 et 14 mai à l'Hôtel une vente fort importante. Le premier jour vit passer des porcelaines et des faïences anciennes, des objets d'art et d'ameublement du XVIII[e] siècle, des sièges, meubles, tapisseries, tapis. Le second jour, des dessins et tableaux anciens (peu d'œuvres modernes) et de l'argenterie. Les porcelaines et les faïences atteignirent des prix records. Parmi les porcelaines, une boîte ronde en pâte tendre de la manufacture de Saint-Cloud à décor polychrome — sur le couvercle un Chinois auprès d'une pagode, à l'intérieur un oiseau au milieu de rochers et de fleurs — fut adjugée 250.000 francs. Parmi les faïences, ce sont les assiettes en Rouen à décor rouge et bleu orné de personnages chinois qui étaient les plus belles. On les a payées entre 170.000 et 420.000 francs. Les unes et les autres avaient figuré à l'Exposition des Arts décoratifs en 1932. Une assiette en faïence de Lille à décor polychrome de fleurs, d'oiseaux, de paniers fleuris dans des réserves se détachant sur fond jaune quadrillé noir, de l'ancienne collection Brasseur, trouva preneur à 128.000 francs, et une écuelle à bouillon couverte et son présentoir en Moustiers, décoré en polychromie, à 405.000 fr. (MM. Vandermersch, experts.)

Enchères obtenues pour des meubles :

« Console-desserte » en acajou, à côtés arrondis, trois tiroirs en ceinture, pieds fuselés et cannelés réunis par deux tablettes superposées, estampillée Feurstein, dessus de marbre d'époque Louis XVI : 590.000 fr.

« Table rafraîchissoir » en acajou, un tiroir en ceinture, pieds cambrés réunis par deux tablettes superposées. Estampille de Canabas. Époque Louis XV : 570.000 fr.

« Petite table-bureau » en bois de placage ; elle ouvre par deux tiroirs latéraux et repose sur pieds cambrés. Époque Régence (réparations) : 390.000 francs.

« Table à jeu » de forme carrée, en bois naturel, reposant sur quatre pieds de biches. Époque Régence : 280.000 francs.

(M. Dillée, expert.)

Plus de 107 millions pour un Renoir : « Les Filles de Durand-Ruel. »

Parke-Bernet, la grande salle des ventes newyorkaise, a dispersé pendant une grande partie du mois de mai les collections extrêmement importantes réunies par Mrs. Thelma Chrysler Foy, la fille du magnat de l'automobile, morte en 1957. On ne connaît encore que les résultats extrêmement brillants de la mise aux enchères des dix-sept tableaux modernes, le 13 mai, « aux chandelles ». La pièce maîtresse de l'ensemble, les délicats portraits des deux plus jeunes filles de Paul Durand-Ruel, Jeanne et Marie, peintes par Renoir en 1882, a fait un prix jamais atteint en vente publique jusqu'à ce jour par un Renoir : 255.000 $, soit 107.500.000 francs, tandis que le « Portrait de la femme rousse dans un jardin », peinture à l'essence sur carton, par Toulouse-Lautrec, montait à 180.000 $ (90 millions), et un pastel de Degas, « Danseuse sur la scène », au même prix. Total pour ces dix-sept tableaux : 1.166.400 $, soit 583 millions de francs.

Le service à thé et à café et la garniture de toilette de l'Impératrice Joséphine ont échappé à M. Schommer, conservateur de La Malmaison.

Le 8 mai, M. Schommer, conservateur du château de La Malmaison, se trouvait à Berne à la Galerie Jurg Stuker, mandaté par les Musées nationaux pour l'acquisition du service à thé et à café et de la garniture de toilette de l'Impératrice Joséphine (voir ci-avant pp. 12-15). Pour que cet ensemble unique pût revenir à La Malmaison, des ordres d'achat élevés avaient été donnés deux fois par téléphone de Paris au cours de la vente. Cela n'a pas suffi et les 710.000 francs suisses, enchère à laquelle M. Schommer s'est arrêté, ont été couverts par une surenchère massive de 90.000 francs suisses, soit au total 800.000 francs suisses donnés par un banquier de ce pays pour le compte d'un acquéreur dont le nom n'a pas été révélé. En monnaie française, cela fait un peu moins de 110 millions.

Si l'on peut déplorer la perte pour le patrimoine national de ces objets d'art, offerts par Napoléon I[er] à l'Impératrice, et dont l'inventaire de La Malmaison fait mention après sa mort en 1814, on peut se réjouir qu'ils n'aient pas été dispersés. En effet, en début de vente, chaque pièce fut proposée séparément, avec faculté de réunion, bien entendu. C'est ainsi que le premier lot, le service à thé et à café, fut adjugé 320.000 francs suisses à un amateur habitant la Suisse, et le deuxième lot, la garniture de toilette, à 380.000 francs suisses à un banquier américain venu tout exprès de New York.

R. W

1. Renoir : « Les Filles de Durand-Ruel » (1882), 0 m. 80 × 0 m. 64. Prix : 107.500.000 francs. — **2.** Assiette en faïence de Lille : 128.000 francs — **3.** Moustiers : écuelle à bouillon et son présentoir : 405.000 francs. — **4.** Lionne en bronze (Italie du Nord, vers 1500), 0 m. 155 × 0 m. 145. Prix d'adjudication : 910.000 francs — **5.** Suite de six fauteuils d'époque Louis XVI, vendus 1 million de francs. — **6.** Degas : « Danseuse sur la scène », pastel, 0 m. 62 × 0 m. 485. Prix : 90 millions de francs.

La sélection du mois

Renée Faure et Aimé Clariond dans les Mal Aimés, *à la Comédie-Française. (Photo Lipnitzki*

THÉATRE

PAR ROBERT KEMP

de l'Académie française

LES MAL AIMÉS

La reprise d'une pièce délicate, que sa subtilité psychologique rend difficile d'accès au grand public, est une expérience utile ; et elle fut particulièrement favorable aux *Mal Aimés* de François Mauriac, dont la création, le 1er mars 1945, ne permit pas qu'on la pénétrât unanimement, car beaucoup d'auditeurs n'aperçurent pas qu'elle valait le remarquable *Asmodée*, adopté sans contestation dès qu'il nous apparut. Le personnage de M. Couture intrigua et saisit tout de suite. Celui de M. de Virelade, parce qu'il ne porte pas le sceau religieux qui marquait M. Couture, n'est pas de moindre valeur. M. de Virelade est un gentilhomme déchu, que la fuite de sa femme laissa isolé et désespéré avec deux filles encore étrangères aux troubles de l'amour. Cet homme trahi n'accepte pas son destin. Sa vie est bouleversée et son âme est blessée à mort... Il survit de lui un être amer, un dévoyé, qui cherche dans le whisky, boisson à ses yeux seule digne d'un gentilhomme, une ivresse presque continue, entretenue avec opiniâtreté, et dans une liaison facile, un peu basse, qu'il se procure dans la grande ville de Bordeaux, sa voisine : pâles et vains secours à sa misère, à son désarroi. Ses deux filles en sont les victimes. De l'aînée, Elisabeth, il fait son esclave soumise ; et il semble se désintéresser de la cadette, Marianne, beaucoup moins âgée, presque une enfant. En vérité, celle-ci lui fait peur. Elle est l'image fidèle de la mère coupable et inoubliée. Elle a son visage, « son grain de peau » et jusqu'à cette odeur unique de sa chair qui le bouleverse. Redoute-t-il auprès de Marianne des souvenirs qui pourraient se muer en tentations incestueuses ? Avec un Mauriac si habile à voiler ses secrètes intentions, on ne sait que penser... Un soupçon plane, léger, impalpable ; mais qui, pour le spectateur trop informé des faiblesses humaines, prend la force d'une hantise... Or ces deux êtres aimés, *mal aimés*, vont se heurter en aimant le même garçon, Alain, d'âge intermédiaire. L'amour d'Elisabeth qui a vingt-neuf ans, qui se sent près de passer « vieille fille », a l'ardeur d'un dernier amour, d'une suprême possibilité ! Chez Marianne, c'est le premier et, croit-elle, l'unique amour. Son illusion s'échauffe du souvenir de jeux, de caresses enfantines que le gamin a sans doute prodiguées dans la solitude d'un domaine entouré de bois aux chaudes senteurs résineuses ; et ce n'était pour lui que des expériences de « vert paradis », facilitées par l'absence d'autres camarades, par les imprudences du père et de la sœur. Mais elle a pris de timides baisers pour une sorte d'engagement et des preuves d'amour. En vérité, c'est d'Elisabeth qu'Alain est amoureux ; et cet amour a grandi avec l'âge. Alain, qui n'est pas très intelligent, n'a vu que des frivolités impubères dans ces émois frivoles. Marianne s'est crue la préférée. Dès le début de la comédie, nous la voyons inquiète, surtendue, exaspérée d'inquiétude, de soupçons. Elle est irritée contre sa sœur. Quand elle apprendra qu'Alain et Elisabeth projettent de se marier, elle réussira à cacher son désarroi, sa souffrance déchirante aux yeux de la très aveugle Elisabeth, non à ceux du père dont l'ivresse demeure lucide, d'une lucidité presque effrayante.

Avec une adresse luciférienne, le vieux père, qui n'admet pas une complète solitude et le départ d'Elisabeth, sa compagne de toutes les heures, l'indulgent témoin de ses vices, va utiliser le désespoir de Marianne pour empêcher le mariage d'Elisabeth. Marianne n'a-t-elle pas été surprise par lui maniant le revolver qu'il cache en son bureau, dans la pièce interdite de sa maison ? Disons tout de suite qu'il abuse des apparences. Marianne tient à la vie et ne se suiciderait pas. Mais Elisabeth, que les années ont gardée naïve, sensible et adorant la jeune sœur qu'elle a élevée, ne résiste pas à ce « chantage ». Non seulement elle renonce à Alain, mais elle le donne à Marianne, qu'il épousera. Le caractère d'Alain est celui d'un faible, d'un incapable, d'un nigaud et qui mérite le mépris dont l'accable M. de Virelade... A ce moment, la pièce pourrait finir. Le classement des trois destinées est fait. M. de Virelade a triomphé. Marianne est satisfaite. Elisabeth sera prisonnière jusqu'à sa mort et se flétrira sur place, telle une plante qu'on n'arrose plus. Comme il fallait s'y attendre, Alain déçoit Marianne, parce qu'il ne rêve que d'Elisabeth. L'échec de Marianne, qui n'est pas heureuse, pourrait libérer Elisabeth qui reprendrait Alain et fuirait avec lui, laissant le père-bourreau se débrouiller comme il pourrait et mourir, à la rigueur, de ce deuxième abandon. Marianne referait peut-être sa vie. Et, en effet, Alain et Elisabeth s'enfuient... Mais M. Mauriac exige que les liens filiaux, ceux de l'habitude, l'esclavage consenti depuis tant d'années soient les plus forts. Après quelques kilomètres de fuite dans les pins, Elisabeth rentre au bercail...

Deux interprètes sont éblouissants. Aimé Clariond — le père — est un Virelade hallucinant, dès son entrée. Ce vieillard terrible, d'une intelligence pénétrante, d'une volonté et d'un égoïsme inflexibles, vacillant sur ses jambes, mais le col droit, l'œil impérieux, net et dur, est inoubliable. Marianne, qui tient de lui par le cerveau, le cœur, la passion concentrée et les menaces de malheur dont elle est chargée, trouve en Renée Faure l'interprète idéale. Elle fut, voilà quatorze ans, la créatrice du rôle. Et ces deux interprètes écrasent un peu leurs deux partenaires : Yvonne Gaudeau, à qui il faut pourtant savoir gré de quelques larmes vraies ; et M. Jemma, de qui l'on ne peut exiger l'impossible, c'est-à-dire de rendre Alain sympathique.

R. K.

AU FESTIVAL DE BORDEAUX. — *Je m'en voudrais de ne pas signaler qu'au Festival de Bordeaux on nous a donné la joie de réentendre, après un demi-siècle, la merveilleuse* Iphigénie en Tauride *de Gluck, leçon inégalée de déclamation tragique et d'intensité dans le style ; un style intermédiaire entre le parlé et le chanté, dont les jeunes tragédiens réclamés par M. André Malraux peuvent faire leur modèle. Car c'est cela, la tragédie ; compte tenu des amodiations nécessaires entre le chant et la parole. Mme Juyol, sans effacer en moi le souvenir de Rose Caron et de Jeanne Raunay, a prêté à Iphigénie une voix moins souple et moins sûre qu'autrefois, mais encore très riche et souvent émouvante.*

HENRI IV. — *Les jeunes compagnies, dont les efforts raniment la fin d'une saison où ne brillèrent, hélas ! que les chefs-d'œuvre étrangers, nous ont offert des spectacles fort beaux. La troupe de Villeurbanne, dirigée par M. Planchon, a eu l'audace heureuse de représenter, au Théâtre Montparnasse-Gaston Baty, en une seule soirée, les deux* Henri IV *de Shakespeare, tout fourmillants de personnages typiques, de dialogues éclatants, tragiques ou farceurs. Farceurs grâce au personnage — bedaine cynique et dévergondée — de Falstaff, qu'un Shakespeare seul était capable de mettre debout, de remuer, de faire tituber, railler, se débrailler. Hautement tragiques par les figures royales du roi et du dauphin. M. Jean Bouise, M. Gallardin et Roger Planchon en ont tiré le meilleur parti. Et la mise en scène fut aussi persuasive qu'ingénieuse.*

L'EXCEPTION ET LA RÈGLE. — *Au Théâtre de Lutèce, voisin du Jardin des Plantes, on nous a donné une pièce de Brecht,* l'Exception et la Règle, *cruelle et simple.* L'Exception, *c'est la bonté à laquelle notre humanité, désaccoutumée d'elle, ne se décide pas à croire lorsqu'elle apparaît.* La Règle, *c'est la bassesse, l'intérêt, la cruauté ; c'est aussi l'infirmité de la justice, indulgente aux méchants, sceptique aux bons. Ainsi ce prospecteur de pétrole qui, pour atteindre au cœur des steppes asiatiques la ville où il signera un contrat productif, torture son guide, son coolie et abat celui-ci d'une balle de revolver juste au moment où le pauvre homme lui tend charitablement la gourde qui renferme ses dernières gouttes d'eau potable... Selon la règle, le coolie doit haïr son bourreau et souhaiter sa mort. Le maître, logique dans son mépris de l'homme (et de lui-même), a cru qu'il voulait le tuer d'une pierre au front. Et le juge, qui voit à peu près clair dans l'affaire, n'en absoudra pas moins l'assassin dont le soupçon paraît naturel à qui se fait de l'humanité une idée « traditionnelle », fondée sur trop d'expériences.*

MACBETH. — *Dans un préau de patronage, à Ménilmontant, la Guilde, une autre jeune compagnie qui mène là son apostolat pour le beau théâtre, pour les chefs-d'œuvre, contre le cinéma et contre les bistros, n'a pas craint de monter* Macbeth ; *et le spectacle mérite d'être vu. Loin d'être une « parodie », une image falsifiée et avilie du rude chef-d'œuvre, ce fut une entreprise au-dessus de la moyenne, pleine de feu, de noblesse, très dramatique. D'importants théâtres seraient fiers de monter ainsi la pièce la plus éloignée de nous, la plus abrupte, la plus sanglante de Shakespeare.*

CINÉMA

PAR MARCEL LISSEAU

ORFEU NEGRO - Film français (B) de Marcel Camus, Palme d'Or, *festival de Cannes 1959.*

Transposer le mythe poétique de l'Orphée grec dans le réalisme d'un monde noir trépidant et déguenillé ; remplacer le divin musicien par un wattman, la lyre par la guitare, les chants mélodieux charmant les fauves par les rythmes de la samba, la piqûre d'aspic légendaire par une banale électrocution à l'issue d'un *suspense* dans un dépôt de tramways ; substituer à la descente aux enfers celle dans une assemblée de spirites primitifs ; rendre Eurydice à Orphée sous la forme de sa voix et la lui faire perdre lorsque, se retournant, il découvre que cette voix bien-aimée sort de la bouche d'une négresse décrépite ; évoquer le *fatum* des anciens par un masque macabre traquant la jeune femme dans les fièvres du carnaval ; faire tout ceci avec élégance et sans jamais verser dans le ridicule me semble un tour de force exigeant autant de goût et d'intelligence que de sûr métier, ce métier que la « nouvelle vague » tient volontiers pour négligeable et même contraire au génie. Tout le film vibre de vie, de lumière, de couleurs, de musique avec une intensité ravissante, sur un rythme rapide, entraînant. Même les enfants jouent à la perfection, dans un cadre pittoresque pris sur le vif et non composé. Certaines notes graves de la fin ont une résonance d'autant plus saisissante qu'elles contrastent violemment avec cette étonnante atmosphère de fête, notamment lorsqu'un vieux balayeur d'une administration, où Orphée est en quête d'Eurydice, montre à celui-ci des piles de dossiers : « Des papiers, voilà tout ce qui reste des morts ! » Avec ce film, un homme modeste et de talent passe enfin au premier plan : bravo !

LES QUATRE CENTS COUPS - Film français (A) de François Truffaut. Prix de la mise en scène, Cannes 1959.

L'histoire d'un gamin qu'une mauvaise atmosphère familiale pousse à des fugues et à des larcins qui le conduisent dans une maison de redressement, d'où il s'évadera et gagnera le bord de la mer, qu'il désirait ardemment connaître. Là-dessus, le film s'arrête net, et ce dénouement en queue de poisson me laisse perplexe. J'admets fort bien que la mer symbolise les aspirations refoulées d'un enfant avide d'espace et de liberté, mais quel sera son destin, même provisoire ? Pour moi, tout récit appelle un dénouement, quel qu'il soit, et ici je n'en vois pas. Sans doute ces règles sont-elles caduques ; à moins que je ne sache pas pénétrer les intentions du réalisateur, ce qui est possible. Cela dit, l'histoire est valable, l'atmosphère — sordide — vigoureusement composée, les personnages solidement campés. Si je fais des réserves, faute peut-être de documentation, sur la façon dont un enfant de douze ans est encagé au commissariat et « fiché » à l'anthropométrie avant même de paraître devant un juge pour mineurs, j'applaudis aux scènes de l'école communale — Guy Decomble y est excellent — d'une truculence acide portant bien la marque de ce film, d'un réalisme parfois très cru mais toujours plein d'accent. A mon sens, le sommet du film est l'interrogatoire du délinquant par une psychanalyste invisible ; l'exposé que fait l'enfant de son passé et du comportement de ses parents est admirable de simplicité, de naturel et de précoce connaissance de la vie. Le jeune Leaud s'y montre sous le jour le plus étonnant. Il est d'ailleurs parfaitement entouré et soutenu par une excellente équipe, adultes et jeunes.

LES CHEMINS DE LA HAUTE VILLE - Film anglais (A) de Clayton, d'après le roman (*) de John Braine. Prix de l'interprétation féminine, Cannes 1959.

Les chemins dont il s'agit ici sont bien connus des jeunes arrivistes en mal d'ascensions sociales rapides : séduction d'une héritière pour pénétrer d'emblée dans un monde fermé, même s'il faut pour cela sacrifier une maîtresse bien-aimée, même si celle-ci a le mauvais goût d'en mourir. Thème déjà exploité par *une Place au soleil*, sur un mode plus âpre et différent : assassinat de la gêneuse, dans le premier ; simple drame de la rupture dans le second, la femme prenant l'initiative du suicide. Le dilemme qui se pose ici à cet employé de mairie ambitieux ne manque pas d'intérêt et se formule ainsi : rompre pour épouser une fille qu'il n'aime guère mais qui le sortira de l'ornière ; persister dans une liaison sans avenir avec une femme très aimée mais de dix ans son aînée, mariée et à qui le mari refuse le divorce. Lourde responsabilité morale pour lui après le drame, évidemment, mais responsabilité relative, en fait, parce que c'est la partenaire qui n'a pas observé la règle du jeu. Ce film est traité avec une discrétion très anglaise, et la peinture de cette petite ville de province est bonne. Cependant, je trouve un effet un peu appuyé dans les larmes que le jeune marié verse en sortant de l'église, manifestation extérieure indiquant, selon moi, un certain manque de caractère. Simone Signoret mérite sa récompense par sa tenue et par une sensibilité intérieure qui donne tout son prix à la dignité dont elle ne se départit pas, même dans la rupture. Son anglais est excellent et on a eu l'intelligence de ne pas la faire « doubler », en lui laissant sa qualité de Française qui justifie son accent. Leçon dont nous devrions bien profiter.

M. L.

Amusant effet photographique : Guy Decomble magister des Quatre Cents Coups, *semble présenter à sa classe la tête de J.-P. Leaud, de qui le chandail ne ressort pas sur le fond du tableau noir.*

Vainqueur féminin de Cannes pour sa composition dans les Chemins de la Haute Ville, *Simone Signoret doit à une licence d'anglais d'avoir déjà tourné avec succès plusieurs films en studios anglo-saxons.*

*Marpessa Dawn, vedette noire au beau visage d'*Orfeu Negro, *porte ici une de ces toilettes fastueuses que le carnaval de Rio voit fleurir chaque année. Elles coûtent en général plus de 20.000 francs, somme énorme pour des gens pauvres qui n'hésitent pas, néanmoins, à s'endetter lourdement en vue de ces trois jours de liesse.*

Photographies : Lux Films, Cocinor et Paramount

(*) Chez Stock.

(A) Adultes seulement

(B) Toutes personnes

PICASSO : CHAT DÉVORANT UN OISEAU (1939) ET L'ARLÉSIENNE (1958)

GEORGES DE LA TOUR : LE CHRIST DE PATIENCE

BRUEGHEL LE VIEUX : PAYSAGE D'HIVER

EXPOSITIONS

PAR RENÉ BAROTTE

Double effort de décentralisation artistique :
à Marseille : Chefs-d'œuvre de PICASSO,
à Bordeaux : La découverte de la lumière, des Primitifs aux Impressionnistes.

Paris, il y a quelques années, sur la cimaise du Pavillon de Marsan, avait présenté plus de cent tableaux de Picasso. L'exposition actuellement organisée à Marseille par le musée Cantini est une sélection, sans doute, encore plus heureuse bien que, en somme, assez réduite. Répondant à l'appel de M. Gaston Defferre, sénateur-maire de la ville, c'est un ami de l'artiste, Douglas Cooper, amateur d'art éclairé, qui a choisi les toiles.

En fin d'après-midi, le dimanche précédant le vernissage, revenant des arènes où il avait applaudi frénétiquement les passes de Dominguin, Picasso tint à jeter un regard sur ses tableaux. Cette visite fut, pour nous, aussi instructive qu'inattendue. Il revit en détail les cinquante-huit œuvres soumises à notre appréciation et... à la sienne. Nous avions la chance d'être près de lui et d'entendre ses réflexions. Il y avait cinquante ans que le peintre n'avait pas rencontré « la Femme en bleu », datée de 1900, et retrouvée dans le grenier d'un musée madrilène. Il a raconté que cette composition avait été réalisée, la nuit, à la chandelle. D'une main, il tenait sa brosse, de l'autre, un morceau de tête de cochon, car il fallait bien se nourrir, hélas ! « Le Couple », de 1905, l'amusa d'autant plus qu'il s'y est représenté en Arlequin. C'est un des « clous » de l'exposition actuelle. Il est à mi-chemin entre la période bleue et l'époque rose. « Ne me trouvez-vous pas trop changé ? » demanda-t-il à Alice Toklas, admiratrice de la première heure, qui était à ses côtés.

Il se pencha plus longuement sur les nombreuses toiles « cubistes » de 1912 à 1924. « Nous avons bien fait, dit-il, n'est-ce pas, de reposer entièrement le problème de la construction? C'était rendre leur véritable valeur aux objets. Cézanne fut le premier à nous engager dans cette voie, quand, dans une lettre célèbre, il insistait sur l'importance que doivent prendre dans la composition la sphère et le cône. »

Le maître de Vallauris admire prodigieusement le grand solitaire d'Aix. En représentant de façon d'ailleurs très cézannienne « le Melon » que portait ce dernier, quand il travaillait sur nature, n'a-t-il pas voulu, dans cette toile qui figure à Marseille, rendre hommage à son illustre prédécesseur ?

Dans les créations de 1925 à 1936, il fait passer les êtres et les choses par des déformations surprenantes. Il est de plus en plus sensible au drame humain. Cet état d'esprit largement préparé par les horreurs de la guerre d'Espagne ira s'accentuant avec la débâcle de 1939. Le « Charnier » daté de 1945 est comme la synthèse de tant de désastres. Les œuvres plus récentes, « la Femme Fleur », « Claude et Paloma », « Portrait de Sylvette David », « Jacqueline à l'écharpe noire », marquent un besoin de détente, un irrésistible plaisir de vivre. Le visage féminin est maintenant respecté, presque classique, comme celui de l'« Arlésienne » peinte, paraît-il, avec une plume. Les dernières toiles méditerranéennes indiquent chez le grand Espagnol un retour incontestable vers la nature, simple et vraie. En soixante tableaux cette exposition donne une juste idée du « cas Picasso », l'homme prestigieux qui se pose partout et ne repose nulle part !

Quand, dans une définition de la peinture, Maurice Denis a dit qu'elle est « une surface plane, recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées », le grand théoricien de l'École des Nabis n'a fait aucune allusion à la lumière. En organisant, à l'occasion du Festival de Bordeaux, une remarquable exposition à la galerie des Beaux-Arts, Gilberte Martin-Méry, conservateur des musées de cette ville, répare ce curieux oubli. Les œuvres qu'elle a empruntées à toutes les collections du monde et en particulier au Vatican furent exécutées, du XV^e^ à la fin du XIX^e^ siècle, par plus de cent cinquante artistes, parfois anonymes mais souvent célèbres. Elles prouvent que, d'âge en âge, tous les peintres se sont attachés à capter cette lumière précieuse sans laquelle, comme le dit si justement René Huyghe dans l'une des préfaces du catalogue, « il ne saurait y avoir de monde visible ». A la vérité, la conquête de la lumière ne fut pas aisée. D'âge en âge, les artistes ont dû s'habituer à regarder les choses les plus humbles. Il leur a fallu plus de temps encore pour entrevoir ce que le paysage doit au ciel. C'est l'histoire de cette longue recherche qui nous est offerte.

Très didactique, passionnant pour les spécialistes venus souvent de l'étranger, le rassemblement de Bordeaux intéresse aussi les profanes ; il met le spectateur en présence de près de trois cents tableaux, dont cinquante sont des chefs-d'œuvre inconnus en France. Il l'initie au mystérieux travail de la transposition. Il enlève aux plus ignorants l'idée, répandue mais absurde, que l'art n'est qu'une minutieuse copie du monde palpable. Dans certains bois du moyen âge, tel ce retable de Saint-Cyprien exécuté par un anonyme catalan, les ors dominent, la lumière est encore hésitante ; mais, très vite, elle va jouer un rôle essentiel. On a le sentiment qu'elle entre déjà par les fenêtres dans « Sainte Ursule et l'Ange », d'un grand inconnu de l'École de Cologne qui fait des personnages baignés d'une douce clarté. Elle tombe directement de la voûte du ciel dans le beau « Paysage d'hiver » du vieux Brueghel, qui fut peintre de plein air avant beaucoup d'autres, et aussi chez Hendrick Avercamp (1585-1643), précurseur de ces prestigieux Hollandais du XVII^e^, Van Goyen, Ruysdaël, qui ont un sentiment inné de la clarté.

Avec les maîtres du clair-obscur d'abord, les Caravagesques italiens et, en plein XVII^e^ siècle, notre Georges de La Tour, elle est faite du contraste entre l'éclairage d'une chandelle et les parties sombres qui subsistent dans le tableau. C'est l'époque où le jour et la nuit semblent engagés dans une lutte indécise. Un peu plus tard, l'arrivée de Claude Lorrain est essentielle. Il fixe déjà les effets du soleil à des heures différentes. Avant Turner ou Ensor, si bien représentés ici, il annonce l'embrasement des Impressionnistes. On note au passage que, à leur manière, Bonington, Corot, Daubigny, Boudin méritent eux aussi le nom de « rois du ciel ». L'enchantement s'achève avec Monet, Renoir, Sisley, Cézanne, Van Gogh.

La lumière ne s'est pas arrêtée avec eux. Il eût été intéressant de réserver une place à Seurat qui, en appliquant les théories de Chevreul, est allé si loin dans l'analyse des points lumineux. On peut regretter aussi l'absence d'un Vermeer de Delft, dont les recherches intuitives correspondaient si bien au sens de cette exposition. Pour nous, le dieu est ici Rembrandt, en particulier parce qu'il est l'auteur de ces extraordinaires dessins du Louvre.

R. B

DRACHKOVITCH (Galerie du Péristyle — Salle Gaveau). — *Robert Rey l'a juste[illegible] noté dans l'ouvrage qu'il consacre à c[illegible] en regardant certains de ses paysages nivernais on songe à Peter Brueghel, on y trouve la [illegible] poésie, on y respire un sentiment de m[illegible]*

Paysage du Nivernais

Son goût de précision qui pousse au maximum la représentation d'une maison ou d'un arbre n'enlève rien à son lyrisme. On dirait qu'il s'attache à peindre le silence. Nul mieux que lui ne nous fait oublier le tourbillon de la vie quotidienne.

CLAUDE SCHURR (Galerie Chardin). — *De plus en plus, dans des toiles comme sa* Grande Cascade bleue, *ses* Filets à Audierne, *ses visions si personnelles de Villefranche, il va vers un art de synthèse dans lequel il allie son désir de respecter la nature et d'enrichir sa technique en se rapprochant d'une certaine discipline abstraite. Sa palette nous semble plus décantée qu'autrefois ; il s'est enrichi en se simplifiant.*

EDMONE ADES (Galerie M. Bénézit). — *Elle a promené son chevalet sous tous les ciels, notant, ici et là, les atmosphères si différentes de Grèce, de Provence, de l'île d'Aix ou d'ailleurs. Elle sait soutenir son aquarelle par un graphisme parfois très aigu ou très souple, suivant les exigences de la lumière.*

RETROSPECTIVE G.-L. JAULMES (Salon des Artistes français). — *Si, dans l'ensemble de ses deux mille cinquante-six envois, le « Salon » 1959 a gardé son esprit néo-classique et un goût marqué pour un figuratif souvent sans vie, la belle rétrospective d'un artiste récemment disparu, G.-L. Jaulmes, membre de l'Institut, rehausse largement une manifestation monotone dans son ensemble. Ce peintre y apparaît d'une exquise sensibilité dans ses petits tableaux de chevalet où tout est discrétion et tendresse. Ses plus grandes compositions, telle* l'Afrique, *immense tapisserie prêtée par le musée de la France d'outre-mer, montrent les qualités d'un décorateur-né qui gardera une place sûre par delà certaines évanescences de notre époque.*

SAINT PAUL GUTH

Depuis plusieurs années, Paul Guth cultive la naïveté avec une heureuse innocence, comme un réséda en pot. Six volumes l'ont montré sous différents avatars, par où nous avons appris que la naïveté assaisonnée d'astuce fournissait une matière comique à peu près inépuisable. Et pourtant, voilà qu'il se résout à clore cette série. Aurait-on jamais pensé que ce fût en présentant son dernier « Naïf » comme un aspirant à la sainteté ? Que les âmes pieuses se rassurent ! Il n'y a dans ce *Saint Naïf* (Albin Michel, édit.) aucun soupçon d'ironie — au mauvais sens du mot — ni de dérision. Paul Guth a le respect des choses sacrées, et si son héros nous fait sourire, ce n'est au détriment ni de la religion ni de la sainteté. Les vrais saints sont gais, et l'un des plus joyeux fut justement l'admirable François d'Assise. De là à penser que divers épisodes de sa vie, transposés dans l'époque moderne, prêteraient à un livre savoureux, il n'y avait qu'un pas. Paul Guth l'a franchi, non dans l'inquiétude et le tremblement, mais dans une allégresse qu'il ne faudrait pas trop s'empresser de croire ingénue.

Le héros de *Saint Naïf* est un journaliste de quarante-huit ans, et cette similitude de situation le rapproche singulièrement de son chroniqueur. Comme Paul Guth, il a interviewé les grands écrivains, et ceux-ci l'ont déçu. De même, il a interrogé les savants, et les « merveilles de la science » l'ont mis au bord du dégoût. Alors il a demandé un congé à son rédacteur en chef, et c'est ici que le roman proprement dit commence.

Le nouveau Naïf — qui se prénomme François et pourrait voir là un signe de prédestination — est donc rebuté par la vie moderne. Il a pourtant une bien charmante amie, la tendre Inès, de vingt ans plus jeune que lui, laborantine de son métier, une perle enfin. Mais la misanthropie de François va s'accentuant. Il a relu les *Fioretti* et une étrange idée lui est venue. C'est dans le renoncement, la pauvreté, la charité, toutes vertus franciscaines, qu'il retrouvera la paix du cœur et la joie de vivre. Sa résolution, peu à peu, prend corps. Il s'agit d'abord de se refuser toutes les aises dont nous a encombrés la civilisation mécanique ; il faut se « purger du monde ». C'est ainsi qu'il commence par faire chambre à part avec Inès, puis qu'il renonce à l'usage de la salle de bains, qu'il couche par terre, qu'il ne change plus de linge, qu'il se met au régime du pain sec et de l'eau pure. Après quoi, s'étant pénétré de la leçon de l'esprit franciscain, sans avoir prévenu sa délicieuse amie, il quitte son appartement et va s'installer seul dans un sinistre hôtel occupé par des Nord-Africains, dans le quartier de la Chapelle.

Ayant ainsi dépouillé le vieil homme, il se sent prêt à attaquer la partie essentielle de son programme. Il va essayer de revivre certains épisodes des *Fioretti* exactement comme les vécut en son temps le Poverello. Assurément, il est difficile en 1959 de faire un sermon aux oiseaux avec le même succès que saint François, et la tentative du Naïf auprès des pigeons des Tuileries ne paraît pas très concluante. L'[illegible] est, en revanche, le second épisode, par lequel notre héros tente de se faire donner des tourterelles par un marchand d'oiseaux du quai de la Mégisserie. Il ne réussit qu'à s'attirer des insultes. Le chapitre sur le loup du Zoo, inspiré par l'aventure franciscaine du loup de Gubbio, est, lui aussi, d'une excellente veine burlesque.

Le meilleur morceau du livre est peut-être toutefois celui où, toujours à l'imitation de saint François, son modeste disciple voudrait convertir à la foi une demoiselle de petite vertu qui l'accoste près de l'Institut du Faubourg Saint-Denis. « Reçus de péché » par une ribaude, le saint s'était couché nu sur un brasier ardent, et, émerveillée qu'il n'en éprouvât aucune brûlure, la pécheresse avait aussitôt changé de vie. Le frère jumeau de Paul Guth, emmené par la péripatéticienne dans son humble chambre, n'y trouve comme équivalence possible au brasier de la légende qu'un maigre Butagaz. Le dialogue entre ces deux personnages est irrésistible.

La dernière aventure du Naïf — j'allais écrire son dernier sketch, celui qui lui fera reprendre son ancienne vie mondaine — est d'un comique plus amer. Le François du XX^e^ siècle voudrait imiter celui du XIII^e^ dans la miraculeuse guérison — corps et âme — qu'il obtint sur la personne d'un lépreux. Son lépreux sera un riche homme d'affaires soigné dans une clinique et qui le prendra en amitié avant de se faire écraser par un camion. Du coup, le Naïf comprend que la sainteté médiévale n'est plus à la mesure de notre temps. Il supprimera l'image du saint, dévorera de nouveau des bifteccks saignants, reviendra au journalisme et épousera Inès. Il se rembourgeoisera, hélas ! et mourra gras. Saint Paul Guth, priez pour lui !

Y. G.

A QUOI JOUENT LES ENFANTS DU BOURREAU. — *La nouvelle œuvre d'Armand Lanoux est à la fois un roman policier qui relate une histoire vraie, un étonnant exercice de virtuosité. L'auteur a trouvé son thème dans les souvenirs du commissaire Gustave Macé, qui exerçait sa fonction sous le Second Empire. Un homme coupé en morceaux et dont les membres sont retrouvés dans un puits, dans un égout, etc., voilà un fait divers assez affreux, mais sans originalité. Ce qui est original, c'est le parti qu'Armand Lanoux a su en tirer, retrouvant, raniman un ton oublié, et sa réussite dépasse même son objet, puisque, se choisissant pour modèles Eugène Sue et Gaboriau, il les égale avec un style plus assuré qu'eux, et en saupoudrant son récit d'un humour aussi discret qu'efficace. (René Julliard, édit.)*

L'HONNEUR DE DIEU *et* DE LA TÊTE AU CŒUR. — *Le cas d'Henri Petit fait un peu penser à celui de Paul Valéry. Après de nombreuses années de silence, ce brillant débutant de 1927-1928 publie simultanément deux ouvrages qui permettent de saluer en lui un des plus remarquables essayistes de son temps. Dans* L'Honneur de Dieu *(Grasset, édit.), il refait le procès — qui jamais ne fut plaidé avec tant de fougue — des Jésuites et des Jansénistes, et les renvoie dos à dos, après avoir établi le plus rigoureux dossier de leurs mérites et de leurs erreurs. Avec* De la tête au cœur *(Del Duca, édit.), le grand moraliste se révèle. Qu'il traite de l'homme et des hommes, de l'amour, de Dieu, du christianisme, ou qu'il juge dans un esprit d'absolue équité un Rousseau, un Saint-Just, un Dostoïevsky, sa manière ne se borne pas à ciseler quelques formules frappantes, à lancer quelques traits insolites. Ce qui l'intéresse, c'est de creuser profond, d'apporter, par une analyse sans complaisance, l'explication la plus plausible aux grands mystères de la vie. Imbu d'esprit religieux, il n'en reproche pas moins au christianisme d'avoir trop souvent méconnu les grandes valeurs païennes de vie. Aux Jansénistes, il fait observer que « n'aimer que Dieu » est un mensonge, puisque, pour l'aimer, il faut bien commencer par aimer d'abord ses créatures. Quant aux Jésuites, voici, entre cent remarques de la même force : « Dans une église jésuite, Dieu fait partie du matériel. » Il faudrait, pour discuter ces deux livres puissants et denses, presque un autre livre. Louons du moins non seulement la pensée exigeante, mais aussi le style de l'auteur, cette manière brûlante, fiévreuse et cependant lucide, d'aborder les problèmes par tous les côtés, de les appréhender et de les résoudre dans une fulguration de mots pressés comme une volée de flèches qui frappent la cible en plein cœur.*

MADEMOISELLE SIMON, PROFESSEUR ADJOINT. — *Avec son premier ouvrage, M^lle^ Élisabeth Peyre a emporté de haute lutte le Prix international du roman de langue française (prix Charles Veillon), décerné à Zurich pour la onzième fois. C'est presque une gageure que de consacrer un roman à l'ennui, au tædium vitæ. Hélène Simon, l'héroïne du livre, est victime de ce mal, c'est-à-dire qu'elle n'a autant dire pas d'histoire. Une liaison manquée, des collègues sans relief, des élèves incompréhensives, et, lorsqu'un rayon brille dans cette vie terne, il est apporté par un garçon trop jeune, dont tout sépare le « professeur adjoint ». Et cependant le talent noir, mais déjà robuste de M^lle^ Petit transfigure cette grisaille. L'expérience venue, on ne pourra que la suivre avec curiosité. (Plon, édit.)*

Plaisir de la maison

AU QUARANTE ET UNIÈME SALON
DES ARTISTES DÉCORATEURS

Formes et présentations d'aujourd'hui

OBJETS, matières, lumière viennent d'être durant quatre semaines les vedettes du Grand Palais.

Trois cents artistes avaient choisi, pour leur exposition 1959, de renoncer aux stands habituels au profit de l'aspect, de l'ambiance et des formes.

Pour présenter à notre tour ce « Salon de présentations », la logique veut que nous suivions pas à pas l'organisation des lieux et la distribution des thèmes. Nous détacherons donc quelques exemples dans chaque section, en débutant par la rotonde des verriers italiens qui est la synthèse même de l'exposition, puisqu'elle offre l'objet en soi — beauté des formes et des matières — la présentation originale — ellipses horizontales et verticales — et enfin l'utilisation de la lumière répartie dans un décor entièrement tendu de toile noire (notre photographie ci-dessous).

D'une manière générale, cet emploi de la lumière ne pouvait manquer d'étonner nombre de visiteurs qui, accueillis par un hall rayonnant de clarté, s'engageaient aussitôt dans la galerie dite « des ellip... long tunnel dont les parois courb... tendues de jute noir contenaient vingt-quatre alvéoles habités d'objets uni... ment cernés par des projecteurs d'étal... Regrettons en passant que cette recherche ait abouti à de bonnes mises en valeur individuelles, mais aussi à un ensemble ... peu trop assourdi, parfois triste.

D'autres sujets de réflexion attendaient le public : les présentations originales ... poteries soignées et de bijoux semi-précieux sur fond de terre meuble ; les agrandissements photographiques d'un mètre carré sur socles horizontaux surélevés à vingt centimètres du sol ; les meubles de métal épais supportés par des pieds en glace ; le côté résolument fonctionnel des rares ensembles mobiliers.

Puisque le propre du créateur est d'être en avance sur son temps, laissons-nous étonner, et attendons. Un avenir proche dira si les tentatives de nos chercheurs ont atteint leur but, si elles ont, telle une bonne pièce, passé la rampe.

1. Jeux plans de ciment brut alternant avec des panneaux et boîtes du « Formica-Décor », dont [illegible] sur cette [illegible] la gamme des coloris Formica, présentée en arc-en-ciel. La table basse et les deux sièges sont de Jacques Dumond. — 2. Dans la rotonde, hommage à Jean Viénot (qui fut le premier à s'intéresser à l'esthétique industrielle), plusieurs objets usuels dont les formes ont été très étudiées, et le bureau de direction présenté par Etienne-Henri Martin.

1

2

La galerie des ellipses.

3. La photographie abstraite le Claudette Robin. motif de joncs sur fond rouge brillant s'accorde aux meubles dépouil lés que Serge Dussart propose pour un bureau de conférence orme. metal et velours clair 4. Présentation des tissus d'ameublement d'Yves Cuvi lier ; fauteuil, table basse et lampe d'inspiration japonaise signés par Abraham et Rol

3

4

5

La galerie des ensembles.

5. Pour une salle de séjour, une galerie d'accueil, disent les décorateurs Maxime Old et René Blanchard, un meuble de lamisié (suivant le procédé Polyrey) ; un effet de tons vert, gris et noir est obtenu, souligné par une baguette en acier poli ; les portes coulissent et s'éclairent intérieurement. Table basse de même matière, sur piétement de glace Securit. - 6. Proposée par Renou et Genisset comme cabinet de travail pouvant convenir à un médecin, cette pièce comprend une bibliothèque murale et un bureau de sycomore avec dalle de verre. Panneau en « scraffiti » d'Angèle Malclès

6

La salle des présentations groupées.

7. Les arts graphiques ont envoyé leurs meilleurs représentants. Sur des panneaux de bois brut, les affiches de Jacno, Villemot, Georget... Au sol, les photographes du Groupe des XV. Sur la paroi centrale, des plaquettes, pochettes de disques, éditions diverses signées Carlu, Morvan, Jacques Nathan - Garamond, Colin...

7

8

11

9

10

12

Pour les [illegible] Cornély, Jean Picart le Doux (12) et [illegible] (13) [illegible] des panneaux inédits [illegible]

13

Nouveaux stores réglables

La nécessité du store, face au soleil, n'est plus à démontrer. Mais le choix en demeure délicat, qui doit obligatoirement partir du genre de la maison à équiper et de la surface à garnir. La disposition des baies, portes et fenêtres, selon qu'elles sont droites ou cintrées, intervient ensuite, avec la matière à employer : toile, bois verni ou métal. La toile est gaie, et donne un air de vacances aux fenêtres des villes ; le bois verni est soigné, plus classique pour des immeubles d'importance ; le métal est à la fois léger et solide. Deux possibilités s'offrent quant à la pose (qui doit être effectuée par des spécialistes, trop d'accidents ayant suivi des accrochages incertains). Placé à l'intérieur de la fenêtre, le store est élégant; à l'extérieur, il est plus efficace et devient en même temps une protection contre la chaleur.

Les accords de tons murs-stores doivent être soigneusement étudiés, surtout en ce qui concerne les toiles. Si le store de couleur est tentant comme élément de décoration de la façade, il présente l'inconvénient de donner des reflets à la lumière qui entre dans les pièces ; c'est pourquoi on préconise souvent les toiles blanches qui n'altèrent pas le décor intérieur. L'entretien n'en est pas plus coûteux qu'un autre, si l'on prend l'habitude de faire déposer les stores, quels qu'ils soient, fin octobre pour être reposés fin mars. Durant ce temps, la maison qui assume la garde brosse et détache, prolongeant ainsi la vie des toiles ; il est déconseillé de laver celles-ci, elles perdraient leur imperméabilité et leur tenue. Le nombre toujours croissant d'immeubles neufs qui ont souvent dix étages, dont trois à terrasses, affirme de jour en jour la place du store dans les maisons raffinées

1. Détail du store vénitien Lumino en lame d'aluminium laqué au four. Sa pose est simple, son maniement très aisé, par sangle (Fermetures F. M. B Vendôme.) - **2.** Avec le store vénitien, on règle plein soleil, lumière vive, pénombre ou obscurité, grâce au dispositif de blocage des lames qu'on oriente dans la position [illegible]. Celui-ci est en Stralinox laqué de couleur vive. Il est léger et facile à nettoyer. (Ets Lacour.) - **3.** Notre photographie présente le store à lames métalliques orientables partiellement ouvert et relevé. (Stores Sol Air Kirsch, M. Goldberg, architecte.) - **4.** En lames de bois verni, le store-claie se pose aussi bien au ras du mur de façade que dans l'épaisseur du retrait de la fenêtre (Huguet) - **5.** Solomatic, en aluminium inoxydable, est un volet roulant à lames orientables. Son intérêt réside principalement dans la manœuvre qui est unique, qu'il s'agisse de

DU SOLEIL SUR MESURES

6

9

7

8

monter, descendre ou orienter les lames. Pas de tringle, mais un treuil à friction breveté et tige oscillante. La longueur du store peut atteindre jusqu'à 6 mètres d'une seule pièce, ce qui est exceptionnel. (Ets Griesser.) **6.** Pour une terrasse, large tente d'une seule pièce, terminée par un lambrequin frangé. (Prud'homme Béné, décorateur conseil, stores Belzacq Frères.) - **7.** Le lambrequin plat festonné de ce store en toile vermillon est frangé de blanc. (Stores Obligado.) - **8.** De différentes largeurs mais assortis, ces stores rayés ont un volant plat terminé en feston, lui-même frangé dans le ton de la rayure. (Hugonet.) - **9.** Lorsqu'une maison comporte des fenêtres droites et cintrées. stores et capotes s'assortissent. Ceux-ci sont en toile bleu vif, frangés de blanc. (Stores Belzacq Frères.) - **10.** Ce store qui s'ouvre à l'italienne est en toile à rayures noires, rouges et blanches. (Roussel.)

10

Photographies Ottoni, Damoye, Blaugeaud,

NOTRE CARNET DE RECETTES

Le saumon des quatre « chefs »

Disons tout de suite que c'est un poisson coûteux, puisque tel est son seul défaut ; mais ses mérites sont nombreux : il est de bonne qualité de janvier à septembre ; il admet tous les modes de préparation et se sert aussi bien en simples tranches fines lorsqu'il est fumé ; il a une place de choix dans tous les menus, élaborés ou improvisés ; il est sûr de plaire.

Avant de passer aux recettes proprement dites, rappelons brièvement qu'on le consomme fumé avec du citron et des toasts beurrés, grillé avec un beurre d'anchois, une sauce béarnaise, mousseline ou hollandaise, poché enfin si le nombre des convives justifie un plat de bel aspect. Présenté en tranches (d'une épaisseur d'un centimètre environ), en darne (tranche épaisse de trois à quatre centimètres coupées dans la longueur et non dans la largeur), ou en pièce entière, le saumon est utilisé également en coquilles, croquettes, médaillons, mousse, mousseline, quiche, tourte. Nous donnons ici quatre façons de l'accommoder, réalisables par toute maîtresse de maison habile.

Le saumon poché au champagne
de « La Méditerranée ».

Prendre un saumon, soit entier, soit en darne. Le faire pocher dans un excellent fumet de poisson (qui a été préparé à l'avance comme un court-bouillon, mais en remplaçant les aromates par des arêtes et débris de poissons autres, qui donnent le goût au liquide). Par ailleurs, faire réduire du champagne et des échalotes hachées. Pendant que les échalotes cuisent, ajouter un ou deux décilitres du fumet de poisson préalablement passé. Laisser réduire le mélange obtenu et lié à du beurre manié (deux cuillerées de farine pour une noix de beurre, mélangés à la fourchette ; la farine ainsi incorporée épaissit la sauce sans qu'on retrouve son goût).

Projeter l'ensemble dans un léger court-bouillon, mélanger et laisser cuire une bonne demi-heure jusqu'à la consistance onctueuse. Lier alors avec deux jaunes d'œufs, saler, poivrer et ajouter quelques gouttes de citron. Servir en saucière ou napper le poisson poché qui a été débarrassé des peaux et arêtes.

Le saumon froid à la Parisienne, par Prunier

Choisir un saumon de bonne taille et le cuire entier au court-bouillon ; laisser refroidir. Sur le milieu du poisson posé à plat, enlever délicatement la peau en forme de rectangle régulier, mettant ainsi la chair à nu. Masquer ce rectangle de sauce mayonnaise, liée à de la gelée. Lorsque la sauce est solidifiée, décorer avec des blancs et des jaunes d'œufs durs, des feuilles d'estragon, du cerfeuil finement coupé. Entourer de beurre de Montpellier disposé à la poche. (Beurre de teinte vert tendre obtenu en mélangeant du beurre de très bonne qualité à une purée d'herbes composée de : cresson, estragon, persil, cerfeuil, échalotes hachées, cornichons, câpres, filets d'anchois, pointe d'ail, le tout passé au tamis fin et additionné de : sel, poivre, jaunes d'œufs cuits et un peu d'huile.) Entourer la pièce de petits fonds d'artichauts garnis de salade russe, tomates décorées, bouquets, cœurs de laitue et branches de persil alternés.

La darne de saumon au four,
par Charlot I^er^, Merveille des Mers.

Pour quatre personnes, quatre darnes de saumon, un quart de champagne sec, deux échalotes, cent grammes de beurre, quelques champignons et bouquets, cent grammes de crème fraîche.

Beurrer un plat allant au four ; dans le fond, poser l'échalote hachée puis les tranches de saumon, ou darnes. Arroser de champagne de façon à couvrir le tout, donner un bouillon puis mettre à four chaud. Il faut compter une dizaine de minutes pour la cuisson, qui est chose faite si l'on peut enlever l'arête centrale et la peau sans abîmer la chair. Dresser sur le plat de service tenu au chaud pendant la confection de la sauce que voici :

Faire réduire le champagne qui est resté au fond du plat, y incorporer la crème en une seule fois. Quand on a obtenu une sauce légèrement onctueuse, ajouter le beurre qui aura été préalablement amolli. Assaisonner selon le goût en sel et poivre, passer au tamis fin et napper le poisson avec la sauce. On peut garnir le tout de champignons tournés et piquer çà et là des bouquets décortiqués.

Le saumon grillé au beurre blanc nantais,
par Châtaigner.

Faire griller le saumon préalablement coupé en tranches de trois à quatre centimètres d'épaisseur, trois minutes de chaque côté afin qu'il reste moelleux, et le servir avec un beurre blanc prévu ici pour quatre personnes.

Faire réduire dans du vinaigre deux cuillerées d'échalotes hachées menues ; quand l'échalote a absorbé le vinaigre, elle est cuite ; ajouter alors une demi-cuillerée à café d'eau. Mélanger à la préparation une demi-livre de beurre (obligatoirement demi-sel) coupé en petits morceaux, en fouettant vivement. Saler, poivrer. Si la sauce est un peu épaisse, ajouter un soupçon de vinaigre. Servir en nappant sur le poisson, ou séparément dans une saucière, en ajoutant du persil haché.

Un saumon froid à la Parisienne, présenté par Prunier. (Photographie Max Ottoni.)

SAVEZ-VOUS QUE... les jeux anciens nous apportent un message?

Les peuples anciens donnaient un sens à chaque acte ; en dansant, se battant, priant, aimant ou jouant, ils accomplissaient un rite, ils s'intégraient à un ensemble. Et tous ceux qui, du fond des siècles, nous ont légué une œuvre de l'esprit nous envoyaient un message : il en fut ainsi des miniatures anciennes dont chaque détail est un symbole, de la Bible, de la mythologie, des épopées, des poèmes antiques, des contes de fées. Il en fut ainsi des jeux.

Les échecs.

Le jeu des échecs en Chine était une des quatre pratiques imposées aux lettrés : il ne constituait pas un délassement (car l'esprit devait être tendu) mais un appel à la réflexion ; mieux, à la contemplation. Aux générations futures, il devait rappeler que la hiérarchie des êtres est à la fois immuable et assez bien articulée pour se plier à toutes les actions ; que chacun de nous a un rôle précis dans le monde des humains et peut combattre vaillamment sans avoir droit à empiéter sur la position du voisin ; qu'aucun personnage ne peut agir — c'est-à-dire se déplacer sur l'échiquier — sans que tout l'équilibre de l'Etat soit mis en danger, chacun étant solidaire des autres ; que quiconque ignore ou néglige les règles de la loi court à la défaite. Cette union profonde entre tous les membres d'une communauté ou d'une armée est évidente : chaque pièce, quel que soit son rang, en défend une autre ; les pions, qui représentent les humbles ou les soldats, sont protégés par les grands qui se sacrifient pour eux. Le roi ne se déplace que d'une case après l'autre ; il est normal qu'il ne se dérange pas lui-même pour aller conquérir le terrain ennemi, alors que la reine dispose pour le défendre de tous les moyens et de toutes les ardeurs. Les fous (qui dans d'autres pays ne portent pas ce nom) sont les ministres. Du comportement de chaque pièce nous recevons une leçon.

Les tarots et les cartes.

Les cartes étaient à l'origine une répétition du jeu d'échecs : elles représentaient la société et la guerre avec des personnages presque semblables. Utilisées par les Chinois, les Egyptiens, les Grecs, les Hindous, elles furent transmises aux Tziganes, aux Arabes et gagnèrent la France au XV^e^ siècle. Les premiers jeux furent destinés à distraire Charles VI le Fou. Enluminées sur fond d'or, ils se composaient de 78 pièces dont 56, réparties en quatre couleurs, ressemblaient à celles que nous utilisons aujourd'hui ; il s'y ajoutait toutefois un fou et 21 atouts particuliers portant le nom de tarots, qui constituaient une suite de leçons morales, de devises et d'emblèmes philosophiques.

Les coupes des tarots et les cœurs des cartes ordinaires personnifiaient la noblesse et les gens d'église ; les épées et les piques, les gens de guerre ; les bâtons et les trèfles, les paysans ; les deniers et les carreaux, le peuple ou la bourgeoisie. La signification toutefois variait avec les pays. Des auteurs anciens font du cœur le symbole du courage ; le pique évoque les armes ; le carreau, les munitions ; le trèfle, le fourrage : toute une nation sur pied de guerre. Mais le jeu enseigne toujours les principes de la hiérarchie : l'as représente Dieu qui est au-dessus de tout mais peut aussi s'abaisser au rang du plus petit. Puis vient le roi tout-puissant, et auprès de lui la reine, la cour, le peuple. Lorsque toute une famille de cartes se trouve rassemblée dans une même main, elle est imbattable.

Le symbolisme des tarots est plus manifeste encore ; mais nous ne pouvons entreprendre ici de l'expliquer.

Le jeu de l'oie.

Il est le produit ancien de la Cabale : un moyen pour l'alchimiste de pénétrer les masses. Si les images ont souvent changé, le langage des chiffres subsiste. Les 63 cases représentent 63 étapes ; ce nombre est le produit de 9 (qui symbolise la pensée) par 7 (qui symbolise l'esprit). Il est également le produit de 21 par 3, évoquant ainsi une trinité dont les éléments sont : les sujets, les matériaux et les actes. Enfin le joueur dans son périple rencontre 13 oies, gardiennes de la Loi, et qui représentent les 4 éléments, les 6 métaux astrologiques et les 3 principes. Chaque combinaison de dés a un sens ; quiconque a la chance de débuter la partie en tirant un 9 avec le 6 et le 3 est envoyé sur la case 26 qui est le hasard. S'il a obtenu ce nombre avec un 5 et un 4, il se place sur le 53 qui est le creuset de l'alchimie ; et chaque chiffre pourrait être ainsi expliqué.

Le billard.

Le billard, d'origine mal connue, a fait son apparition en France au XVI^e^ siècle. Il est l'image même de la vie, le symbole de notre destinée qui est une suite de causes et d'effets ; l'homme n'a de libre arbitre qu'au moment de déclencher l'action, c'est-à-dire de pousser la boule. Il peut alors faire preuve d'adresse, d'intelligence et de jugement. Après quoi, il n'est plus maître des conséquences et des rebondissements de son acte.

Les dames et le trictrac.

Deux jeux fort anciens ayant sensiblement la même signification. Les dames viennent sans doute d'Extrême-Orient, d'où elles gagnèrent l'Egypte. On les reconnaît en Grèce dans le digrammisma, et à Rome dans le ludus latrunculorum. Leur vogue fut grande en Europe au moyen âge. Quant au trictrac, il dut être inventé en Perse. Introduit en France au XV^e^ siècle, il prit les noms de « jeu des tables » ou « jeu des 12 lignes ».

L'un et l'autre utilisent des pions qui doivent atteindre leur but en dépit des obstacles et des oppositions. Ils ne peuvent reculer ; quand les pions du jeu de dame ont accompli tout leur parcours, ils sont unis à un autre pion qui est l'esprit de la divinité, et ils se trouvent ainsi libérés des contingences de la terre ; ils peuvent alors aller où bon leur semble et voler au secours des autres pions qui n'ont pas encore accompli leur tâche.

Térence disait : « Il faut agir dans la vie comme au jeu des 12 lignes, en corrigeant par l'art ce que le sort nous apporte. »

L. M.

L'ALBUM DE MON PÈRE

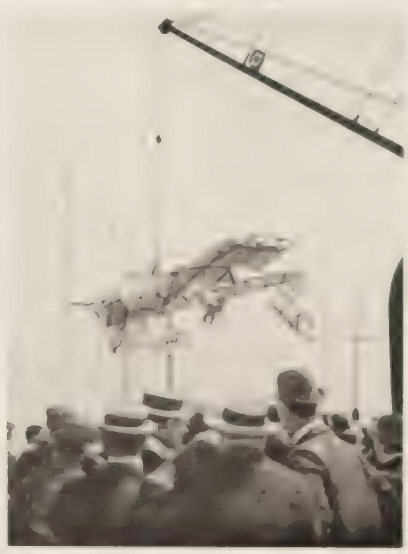
1

1. Le nouveau ministere Aristide Briand, succédant à celui de Georges Clemenceau. De gauche [illegible] droite : Aristide Briand, président [illegible] Conseil, ministre de l'Intérieur : [illegible]

2. La place du Carrousel da[illegible] son [illegible] ancien. Elle comporte main[illegible]t un terre-plein central qu'en[illegible] une tres large chaussée ; et les grilles qui fermaient le jardin des Tuileries sont supprimées. (Phot. Coll. Sirot.) **3. La visite du tsar à Cherbourg.** Le tsar Nicolas II, l'impératrice et deux de leurs filles, les grandes-duchesses Olga et Tatiana, ont été reçus par le Président de la République, M. Fallières, en rade de Cherbourg. Les souverains ne sont pas descendus à terre. Les voici au cours d'un déjeuner à bord du cuirassé français « Vérité » à l'issue d'une entrevue qui fut des plus cordiales et au cours de laquelle « les deux chefs d'État ont affirmé les liens d'amitié et d'alliance qui unissent étroitement les deux pays ». (L'Illustration.)

2

3



Blériot traverse la Manche, [illegible] à Londres. L'événement est [illegible]e. « L'Illustration » écrit : « Le [illegible] est accompli. Pour la première [illegible] un oiseau de toile, [illegible] le feu, véritable [illegible] des [illegible] effarées d'autrefois, a [illegible] Blériot gagne ainsi les [illegible] Mail ».

Un concurrent malheureux [illegible] Latham, qui a tenté d'atte[illegible] Alors que la foule franca[illegible] velle de la réussite, « q[illegible] s'étaient découvertes ma[illegible] les femmes pleuraient [illegible] après avoir franchi 12 [illegible] mer. Et le remorq[illegible] repêcher Latham indemne [illegible]

ISQUES CLASSIQUES ET CONTEMPORAINS

A période de stagnation qui éprouve le disque et risque de se prolonger — rien n'étant éternel ici-bas — oblige les firmes intéressées de réaménager leurs catalogues plutôt que de les augmenter de les renouveler. Souhaitons que la stéréophonie sur laquelle vous ai dit mon sentiment, et dont le rendement commercial ra forcément limité, les aide à franchir ce passage difficile et les ente vers des décisions onéreuses sans doute pour tous, mais qui iront par s'imposer, comme ailleurs, pour le bien général. Pathé-Marconi continue à user en virtuose de ses différentes collections à transporter de l'une dans l'autre plusieurs de ses meilleures ussites. Par ses enregistrements intégraux de la *Medea* de Cherubini, ec Maria Callas, toujours volcanique, par la *Périchole* d'Offenbach, ec une alerte troupe française sous l'égide d'Igor Markévitch, par *Voix humaine* de Jean Cocteau, avec sa créatrice Berthe Bovy, s'assure les suffrages du public des théâtres. Et voici des vedettes choix : Elizabeth Schwarzkopf, dont l'art souverain reste sensible ême dans un choix un peu quelconque d'opérettes viennoises, quel elle est incontestablement supérieure, Gérard Souzay, qui us dispense avec bonheur la plupart des œuvres vocales de Maurice avel, la cantatrice suédoise Kerstin Meyer, qui interprète avec une ve sensibilité des pages de Brahms et des chansons nordiques de belius Rangström et Gunnar de Frumerie. Voici Samson François, i se dépense vaillamment dans le *Concerto* de Schumann, le uxième *Concerto* et les *Quatre Ballades* de Chopin, son jeune émule ric Heidsieck dans deux *Concertos* de Mozart. Voici Gyorgy ziffra enfin, qui accorde visiblement tous ses soins d'abord à de èves pièces de Schumann, Debussy, Falla, puis à la *Sonate* op. 54 à maintes *Variations* pianistiques de Beethoven, mais se surpasse aiment par son extraordinaire dynamisme dans la trépidante rie des quinze *Rapsodies hongroises* et de la *Rapsodie espagnole* Franz Liszt, disque sensationnel que je recommande particulièrement aux amateurs de ce genre de performances. Sans oublier féliciter David Oïstrakh, prince du violon, de l'enregistrement ses *bis* préférés, sous le titre *Encores*, et d'y avoir fait figurer expressive *Extase* de son grand ancêtre Eugène Ysaye, j'en viens la musique de chambre avec de brillantes versions, un peu alourdies eut-être par le célèbre Quatuor Hongrois, des *Quatuors* de Debussy de Ravel, dont une intelligente notice, où le nom de Vincent 'Indy aurait pu être ajouté, fait ressortir l'ascendance franckiste. les *Tableaux d'une Exposition*, le prélude de *Khowantschina* de Moussorgski et la *Kamarinskaïa* de Glinka, soigneusement mis au oint par André Cluytens, ne nous apprennent rien, saluons, sous baguette de Tzipine, la vivante musicalité des *Troisième et inquième Symphonies* de Jean Rivier, les amusantes *Marches* mpériales, les extraits du film *Si Versailles m'était conté* de Jean rançaix et des musiques écrites par Henri Sauguet, Tony Aubin et Marcel Londowski pour *Clochemerle*, *François Villon* et *la Femme ui passe*.

Decca « stéréophonise » avec ferveur des chefs-d'œuvre de tout epos, et doit être loué pour nous avoir enfin donné un enregistrement ntégral de *l'Or du Rhin*, que les discophiles wagnériens attendent lepuis trop longtemps, comme ceux de *Tannhäuser* et de *Siegfried*. Confié à la sûre baguette de Georg Solti, le chef francfortois, dont es mouvements sont excellents, il comprend dans sa distribution les noms justement notoires de Kirsten Flagstad, Ira Malaniuk, Set Svanholm, Gustav Neidlinger, Georges London, Paul Kuen, Jean Madeira, et se distingue par une transmission sonore remarquablement réglée particulièrement aux premier, troisième et quatrième ableaux. Une belle réussite, que j'ai plaisir à vous signaler. Avec n fort bon disque dû à Ernest Ansermet, de la *Boîte à joujoux* t du *Printemps* de Debussy.

Chez R. C. A., on signale la *Symphonie cévenole* de Vincent d'Indy ar Nicole Henriot et Charles Munch, mais quand nous donnera-t-on e chef-d'œuvre méconnu qu'est la *Deuxième Symphonie* du même naître, enregistrée naguère par Pierre Monteux à San Francisco, t que les catalogues français se voient refuser pour des raisons echniques discutables. Ah ! s'il s'agissait de la *Pathétique* ou de *'Inachevée* !

Erato, dont je vous ai dit dernièrement la méritoire activité, ajoute à l'enregistrement de la *Messe* en si mineur celui de la *Passion selon saint Matthieu* de J.-S. Bach, présenté dans les mêmes luxueuses conditions et réalisé musicalement avec une tenue d'ensemble qui lui fait grand honneur. Vous ne regretterez pas d'avoir ajouté à votre bibliothèque ce haut sommet de la musique qui résiste victorieusement à l'atteinte des ans.

Chez Philips, sans omettre les *Concertos* du même maître pour clavecin et orchestre à cordes par Isolde Ahlgrimm et l'orchestre Amati ni la *Symphonie du Nouveau Monde* et quatre *Danses slaves* de Dvorak par Georges Szell et son orchestre de Cleveland, je veux surtout rappeler l'importance et la valeur des enregistrements de Beethoven, Mendelssohn, Bruckner, Bartók, Rimsky-Korsakov, Stravinsky, signés d'Édouard von Beinum, le remarquable chef du Concertgebouw d'Amsterdam qui vient si prématurément de disparaître en plein travail. Il sera unanimement regretté...

GUSTAVE SAMAZEUILH.

NOS INFORMATIONS

Exposition de fresques romanes.

Le Centre International d'Etudes Romanes, qui se donne pour tâche de poursuivre des recherches sur la formation et le développement de l'Art roman en Occident, organise à Tournus, à l'occasion d'un colloque où sont appelés des savants français et européens, une Exposition d'un assez grand nombre de peintures romanes de France (une centaine) encore insuffisamment connues.

L'Exposition de Tournus, ouverte au public du 15 juin au 15 septembre, se tient dans la magnifique salle romane de l'ancienne abbaye de Tournus, qui était jadis le réfectoire des moines.

Aux Floralies.

En dehors du stand proprement dit où étaient exposés ses modèles habituels de sièges confortables et roulants, ainsi que son canapé suspendu — stand pour lequel le Jury a accordé son premier prix dans la catégorie — Gallot présentait au rez-de-chaussée, dans l'ensemble exécuté par la « Centenaire » Maison Thuilleaux (qui eut d'ailleurs pour cette réalisation un des premiers Grands Prix d'Honneur), un groupe de sièges de Malacca avec de grands coussins de toile grège. La forme de ces sièges avait été spécialement étudiée pour accompagner les lignes nouvelles du bassin et de la terrasse qu'avait utilisées M. Pasquier, créateur de l'ensemble. Au deuxième étage, à côté de la serre chaude, Gallot exposait également deux très beaux bancs de parc, inspirés de ceux que le menuisier Roubo avait créés pour les jardins de Le Nôtre Versailles.

Les femmes et les fleurs.

Phot. Muret-Berhaut.

A l'occasion des Floralies et au moment même de cette exposition, les Grands Coiffeurs de Paris, membres de l'I. C. D., se sont réunis au cours d'un dîner de gala chez Lasserre.

A chaque table, de jolis mannequins, coiffés avec art et parés de fleurs, formaient un véritable parterre fleuri.

C'est Albert Pourrière qui animait la présentation des différentes coiffures sur cheveux courts et très variées, dont quelques-unes sont reproduites sur la photographie ci-dessus.

Le verre dans la maison.

Phot. Jean Richter

Dans leur salle d'exposition du boulevard Malesherbes les Glaces de Boussois ont organisé, depuis mai dernier, une présentation des nombreuses applications du verre dans les diverses pièces de la maison.

La photographie ci-dessus représente une salle à manger dont la porte à gauche est revêtue de glace argentée. La cloison de droite est en « Durlux », ainsi que le passe-plats pivotant. La porte « Clarit » est en Durlux translucide. Au fond, la porte et l'imposte sont en « Thermopane » translucide et la cloison en béton armé avec briques « Primalith » et fonctionnelles.

Les "Nocturnes" du Faubourg-St-Honoré

Les 3, 4 et 5 juin, la grande foule de Paris venait admirer les vitrines, souvent ingénieuses et toujours raffinées, que lui offrait la plus élégante de ses rues pour les [illegible] *Faubourg-Saint-Honoré*.

Belles soirées tièdes, propres à flâner d'un bord à l'autre de ce grand vaisseau tout illuminé que les voitures traversaient [illegible] et à petits pas.

Chaque magasin avait choisi de représenter par sa spécialité [illegible] connu. C'est ainsi que voisinaient les meilleurs titres de Colette, Jouhandeau, Pierre Benoit, Giraudoux, Balzac, et [illegible] d'autres auteurs aussi divers d'époque et de genre. Raymond Queneau n'était pas oublié : « Zazie dans le Métro » posait [illegible] Torrente et toutes les jeunes vendeuses figuraient autant [illegible] Zazie en « bloudjinnzes » et maillots rayés. En face, *Atala* [illegible] au proche du *Cousin Pons*. Chez Roger et Gallet, le *Sapeur Camembert* annonçait la *Dame aux Camélias* dans les vitrines d'automates traditionnels. La foule, sensible comme les enfants à tout ce qui bouge et brille, ne pouvait se détacher de la place Beauvau, où Armorial avait placé deux hampes embrasées pour présenter ses pièces rares d'époque Empire, de la vitrine de la Reine d'Angleterre qui abritait des chinchillas vivants, de celle de Lola Prusac derrière laquelle une belle mulâtresse [illegible] le *Sega*, pour offrir le nouveau parfum de la maison. D'autres, plus attirantes, les présentations de Dugrenot, de la Vieille Russie, de Samy Chalom, Lancôme, retenaient [illegible] amateurs éclairés. Chez Pierre Marly, on contemplait tou[illegible] l'histoire en objets des lunettes et lorgnettes.

Réception officielle dans la somptueuse galerie des colle[illegible] tionneurs Cailleux, réception privée du maire de Rome ch[illegible] Hermès qui, à son habitude, illustrait brillamment le Faubou[illegible] avec une vitrine inoubliable où un Louis XIV perruqué [illegible] doigts de gants souples trônait dans une lumière orang[illegible] Chez Hermès encore, deux groupes de sonneurs en ten[illegible] de vénerie, l'un à l'entrée de la rue Boissy-d'Anglas, l'autre s[illegible] la terrasse éclairée, se faisaient entendre chaque quart d'heur[illegible] transformant les lieux en forêt.

Tandis qu'Henry de Montherlant recevait chez le librai[illegible] Henri Lefebvre, une jeune harpiste jouait sans relâche dans l[illegible] salons de Marin. Chez Henry à la Pensée, Douking, Hana[illegible] Jean-Denis Malclès et Siné peignaient des foulards, à vend[illegible] ensuite aux enchères, en changeant de chevalets toutes les d[illegible] minutes, si bien que chaque carré de soie reflète le style bie[illegible] particulier des quatre artistes.

Personne n'avait illustré *Whisky à gogo*, mais chacun le prat[illegible] quait. Champagne à flot un peu partout aussi. En disant qu[illegible] minuit on trouvait encore du saumon fumé sur les plateau[illegible] de sandwiches, on mesure combien le Faubourg avait s[illegible] comme toujours, recevoir fastueusement Paris.

Il y avait tant de vitrines décorées avec art que nous n[illegible] pouvons accorder à toutes la place qu'elles méritent. Mais no[illegible] félicitations s'adressent à l'ensemble des commerçants d[illegible] Faubourg. Plusieurs d'entre eux présentent leur réalisatio[illegible] dans les photographies qui suivent.

N° 22 **LANVIN - CASTILLO**

N° 29 **MARIN** *ORFÈVRE*

N° 24 **HERMES**

Phot. Studio Marrin

N° 49 **LÉON VISSOT**

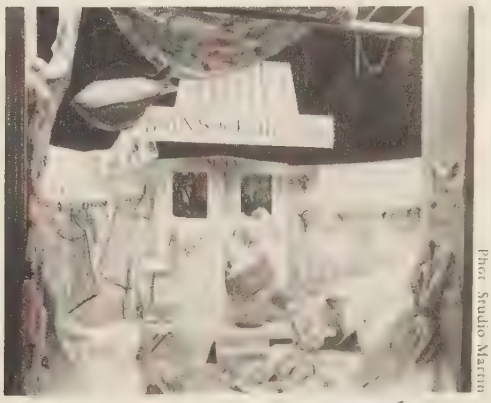
FOURREUR

N° 23 **LA GALERIE RIVE DROITE**

sur le thème "A l'ombre des jeunes filles en fleurs", de Marcel Proust expose un "Nu" de Fautrier

N° 107 **DUGRENOT**

ANTIQUAIRE
DÉCORATEUR



Phot. Studio Marrin

N° 3 et 5 **HENRY A LA PENSÉE**

COUTURE BOUTIQUE

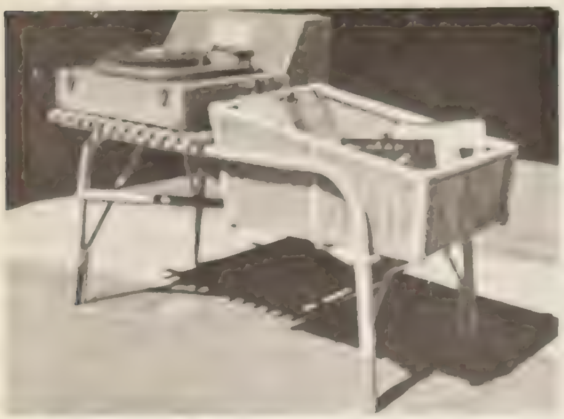
thème : Vacances à tous prix de P. Daninos

Phot. Chadeigne

N° 102 **TAPIS LEVIEIL**

N° 28 **DURER** *BOTTIER*

Les "Nocturnes" du Faubourg St-Honoré



LA PALMA

[illegible]

N° 75

VIOLET

PARFUMEUR DEPUIS 1806

présente

" REFRAIN "

sa dernière création

[illegible]

LINTERMANS

[illegible]

N° 51

RETY

COUTURE SPORT

TIT'

[illegible]

N° 99

RECREATION

ANDRÉ HURTREZ

[illegible]

AU VIEUX VENISE

[illegible] OBJETS DE COLLECTIONS

MERCVRE DE FRANCE

Lettres de la religieuse portugaise
suivies de
... Et tout le reste n'est rien
par
CLAUDE AVELINE
ÉDITION DÉFINITIVE.
840 francs.

YVES BONNEFOY
L'Improbable
essais.
750 francs.

PIERRE-JEAN JOUVE
Paulina 1880
roman. *ÉDITION DÉFINITIVE.*
870 francs.

PAUL LÉAUTAUD
Journal littéraire
Tome VI.
1.500 francs.

MARCEL SCHWOB
Le Livre de Monelle
600 francs.

MERCVRE DE FRANCE

ESPRIT

JUIN 1959

LE LOISIR

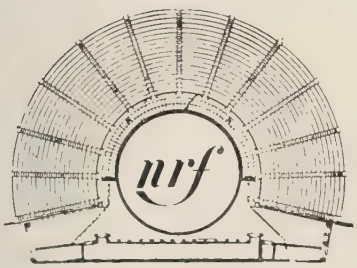
Joffre Dumazedier : Réalités du loisir et idéologies.
René Kaës : Une conquête ouvrière.
Georges Rottier : Loisirs et vacances dans les budgets familiaux
Marcel Maget : Les ruraux.
Michel Crozier : Employés et petits fonctionnaires.

Documentaire sur les loisirs ouvriers

Alain Touraine : Travail, loisirs et société.
A. Pizzorno : Accumulations, loisirs et rapports de classe.
Claude Vausson : Vacances à l'étranger.
Henri Raymond : Hommes et dieux à Palinuro.
Aline Ripert : Quelques problèmes américains.
Barbro Sylwan : Femmes suédoises.
N. Ignatiev et *G. Ossipov* : Le communisme et le problème des loisirs.
E. A. Levi-Valensi et *Claude Veil* : Loisir et fatigue.
Pierre Fougeyrollas : La famille, communauté de loisir.
Pierre Arents : Loisirs et éducation permanente.
Louis Raillon : Pour une pédagogie du loisir.
Jean-Marie Domenach : Loisir et travail.

ESPRIT - 19, rue Jacob, Paris 6e - C.C.P. Paris 1154-51
Ce numéro : 570 frs — Étranger : 600 frs

Le manteau d'Arlequin



Arthur Adamov	PAOLO PAOLI
Jacques Audiberti	LE CAVALIER SEUL
«	LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE
Dostoïevski	LES POSSÉDÉS
	Adaptation d'Albert Camus
W. Faulkner	REQUIEM POUR UNE NONNE
	Adaptation d'Albert Camus
Yves Florenne	LE CAVALIER D'OR
Pierre Gascar	LES PAS PERDUS
Marguerite Liberaki	L'AUTRE ALEXANDRE
Félicien Marceau	L'ŒUF
Jean Renoir	ORVET
Dominique Rolin	L'ÉPOUVANTAIL
Armand Salacrou	UNE FEMME TROP HONNÊTE
Jean Vauthier	LE PERSONNAGE COMBATTANT
Michel Vinaver	LES CORÉENS

Viennent de paraître :

Eugène Ionesco	LE RHINOCÉROS
Roger Vailland	MONSIEUR JEAN

GALLIMARD

CALENDRIER DES PRINCIPALES RÉUNIONS DE COURSES

MOIS DE JUILLET

Jeudi	2	AUTEUIL	Prix Lindor
Vendredi	3	ENGHIEN	Prix Sammy
Dimanche	5	SAINT-CLOUD	Grand Prix de St-Cloud
Jeudi	9	SAINT-CLOUD	Prix Transvaal
		VINCENNES	Prix Lamberta
Samedi	11	SAINT-CLOUD	Prix de Pompadour
Dimanche	12	AUTEUIL	Prix Aguado
			Prix Triquerville
			Prix Auguste Du Bos
Lundi	13	SAINT-CLOUD	Handicap de St-Cloud
Mardi	14	SAINT-CLOUD	Prix Maurice de Nieuil
		CLAIREFONTAINE	Prix Albert Gamare
Jeudi	16	MAISONS-LAFFITTE	Prix Georges Baltazzi
Dimanche	19	SAINT-CLOUD	Prix Eugène Adam
Lundi	20	SAINT-CLOUD	Prix Sica Boy
		VINCENNES	Prix Diana
Mercredi	22	CHANTILLY	Prix du Gros Chêne
Jeudi	23	ENGHIEN	Prix Fool Flyer
Vendredi	24	CHANTILLY	Prix de la Thêve
Dimanche	26	MAISONS-LAFFITTE	Prix Robert Papin
		CLAIREFONTAINE	Prix des Pommiers
Mardi	28	CHANTILLY	Prix de la Pelouse
Jeudi	30	ENGHIEN	Prix d'Ostende
Vendredi	31	CLAIREFONTAINE	Prix de Saint-Himer

Arosa

GRISONS
SUISSE

la célèbre station d'hiver

EST AUSSI UN PARADIS D'ÉTÉ

GOLF - TENNIS - PLAGE

Arosa-Weisshorn — Télésiège : Arosa-Hornli

	N	Prix			N	Prix	
						min.	max.
				Bahnhof	30	17.—	23.—
					40	17.—	23.—
					40	17.—	23.—
					30	17.—	23.—
	140	21.—	30.—	Guardaval	20	17.—	23.—
	45	18.—	26.—	Hohe Promenade	20	17.—	23.—
	65	18.—	26.—	Hold	34	17.—	23.—
		8.—	26.—	Hof Arosa	75	17.—	23.—
	84	18.—	26.—	Quellenhof	40	17.—	23.—
		8.—	26.—	Obersee	30	17.—	23.—
		8.—	26.—	Trauffer	25	16.—	21.—
		8.—	26.—	Waldfrieden	16	16.—	21.—

Dans les prix forfaitaires sont compris
la pension complète, le service et les taxes pour chambres sans bains.

CHINTZ ET TOILE ÉDITÉ PAR **SUZANNE FONTAN S.A.**
PAPIER PEINT ÉDITÉ PAR **NOBILIS**
CHEZ TOUS LES DECORATEURS DE CLASSE
ET 29, RUE BONAPARTE, PARIS VI^e^ - DAN. 94-95

Allez par l'avion

avec votre voiture en Angleterre

Chaque année s'accroît le nombre [illegible] voitures — qui traversent la Manche par Silver City.

C'est [illegible]

De nombreux services quotidiens sont assurés toute l'année du Touquet, de Calais, d'Ostende et de plus pendant l'été de Dunkerque et Cherbourg, à destination de Lydd et S[illegible]

SILVER CITY
AIRWAYS LIMITED

F

Vous pouvez réserver vos places sans frais à votre Agence de voyage ou [illegible]

MEUBLES D'ART EN CHÊNE PLEIN

" LA GENTILHOMMIÈRE "

63, 65, 67, BOULEVARD RASPAIL - PARIS

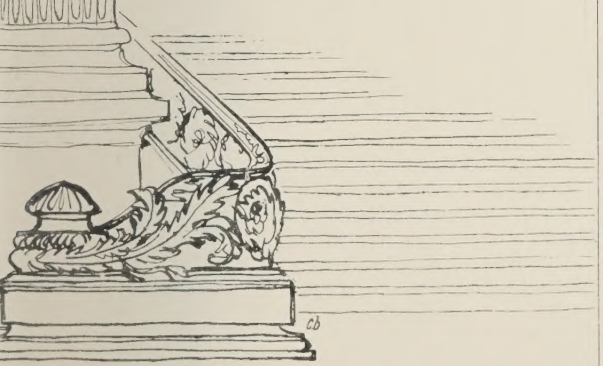
LITTRÉ 90-11

PUBLICITÉ JACQUES NAHMIAS

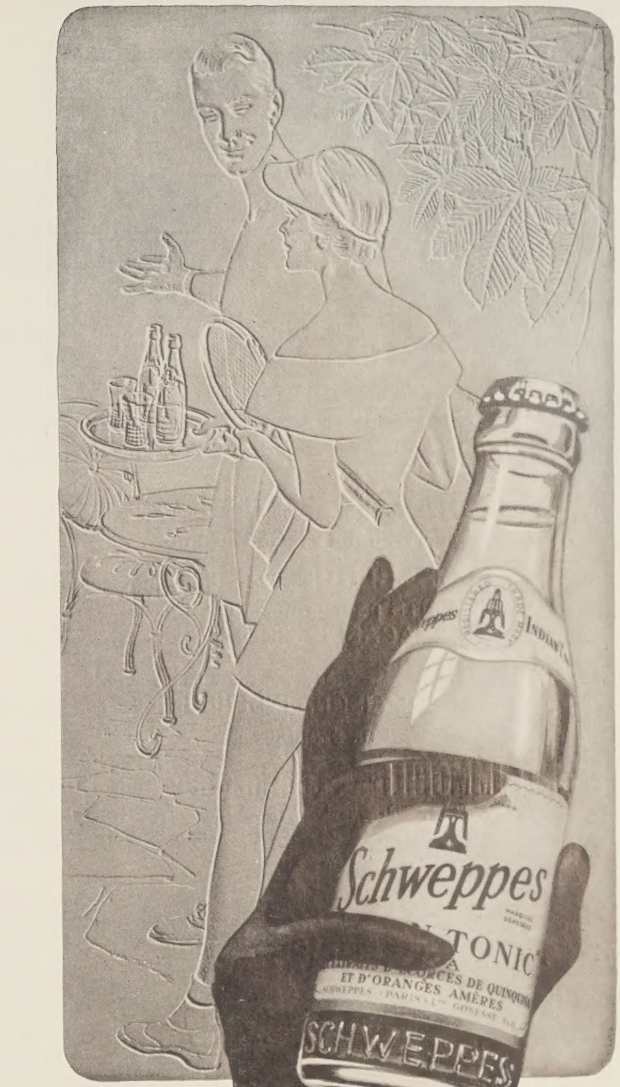
PUBLI SERVICE

CRÉDIT LYONNAIS

LA PLUS GRANDE BANQUE FRANÇAISE
DE DÉPOTS



1600 AGENCES EN FRANCE, EN AFRIQUE DU NORD,
DANS LA COMMUNAUTÉ ET A L'ÉTRANGER



Le "drink"
du couple
élégant

Schweppes

INDIAN TONIC

DÉLICIEUSE BOISSON PÉTILLANTE, SE SERT NATURE, AVEC
UNE TRANCHE DE CITRON OU D'ORANGE

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE : *La maison que vous cherchez...*

RENÉ CHASTAND

25, rue du Pont-Saint-Jean — BERGERAC (Dordogne) — Tél. : 11-03
vous présente à la vente, en exclusivité

à 30 km de Bordeaux

BELLE PROPRIÉTÉ

78 hectares, dont 20 ha prairies, 25 ha terres, 8 ha vignes, nombreux fruitiers, **gros rapport.**

JOLIE DEMEURE DU XVIII[e]

13 pièces, confort.
Parc ombragé, vue étendue.
Logement domestiques, dépendances. **Matériel complet,**
2 tracteurs.

LIBRE A LA VENTE

Documentation détaillée avec plans, inventaires, photos, transmise gratuitement. — **Choix d'affaires sélectionnées dans tout le Sud-Ouest.**

AGENCE

VILLAS & CHATEAUX

M. HETROIT

Place de la Gare - Louveciennes
Tél. : Bougival 648

•

BELLE VILLA

Région Louveciennes

dans joli cadre de verdure - Calme absolu - Belle réception - 4 chambres - Confort.

Pavillon de gardien - Garage
Parc 3.000 m² env.

A souscrire

LE CHESNAY. Par autoroute. Dans un cadre boisé.
APPARTEMENTS 3 à 5 PIÈCES. Confort.

LA CELLE-S[t]-CLOUD. Face domaine Beauregard.
APPARTEMENTS pour professions libérales.
MAGASINS spécialisés

RAMBOUILLET. Près gare. Sur 6 ha. verdure.
Construction de MAISONS INDIVIDUELLES avec jardins.
Prix avantageux

LA FRANCE IMMOBILIÈRE Continentale et d'Outre-Mer

9, rue Boissy-d'Anglas, Paris-8[e] — ANJ. 17-55 — Métro : Concorde

COTE D'AZUR

Dans le plus beau quartier (La Californie) **de CANNES**
à 1 km et demi de la Croisette dans le calme complet

VILLA GRAND STANDING

Belle construction pierres, de 1938 - Rez-de-chaussée : hall, grand living-room (65 m²), cuisine - **1[er] étage :** 4 chambres, 2 bains - En dessous : 3 chambres de pers. bains, dépendances.
Vue totale sur la mer et les îles de Lérins.
Grand confort - Ravissant jardin de 3.000 m², bien arboré - 2 garages - **Prix : 50 Millions.**

C'est l'une des exclusivités du
CABINET NICOLAS, Bd Carnot - Tél. 960-71 - **LE CANNET** de Cannes
qui met à votre disposition, avec ses **40 années d'expérience,** *ses* **exclusivités sélectionnés,** *dans toutes les gammes de prix.*

21-23, RUE DE L'ÉGLISE
NEUILLY S/SEINE

★

APPARTEMENTS
GRAND STANDING

3 - 4 - 5 - 6 - 7 pièces

BALCONS - JARDINS
TERRASSES - GARAGES

★

LIV. AUTOMNE 1960

★

VENTE DIRECTE
par CONSTRUCTEUR

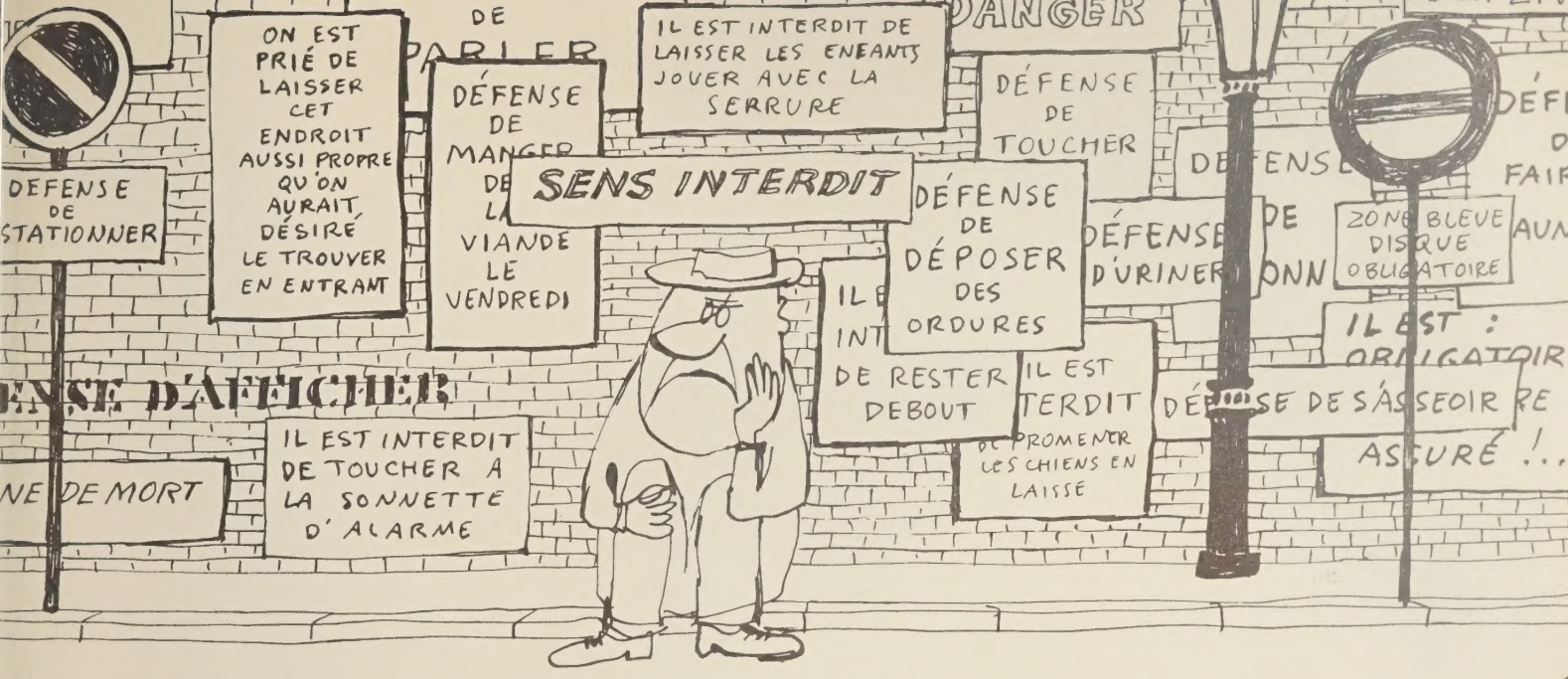
★

Rens. :

S. C. I. ÉGLISE

65, bd Victor-Hugo - Neuilly
Tél. : MAI. 27-15

Les conditions d'insertion dans cette rubrique seront communiquées sur demande adressée à :
PLAISIR DE FRANCE, 13, rue Saint-Georges, PARIS.



e sourire du mois, par Siné

Liberté, liberté chérie!!!

DMINISTRATION et BUREAUX :
, rue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE

Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B 7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **200 francs** en timbres-poste.

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	12 Nos avec supplément théâtral (1 an) T	6 Nos avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
RANCE, MONACO, Pays de la Communauté.	Fr. 8.500	4.500	10.500	5.500	790
AROC	Fr. M. 7.800 ou Fr.F. 9.000	Fr. M. 4.200 ou Fr.F. 4.800	Fr. M. 9.500 ou F.F. 11.000	Fr. M. 5.100 ou Fr.F. 5.800	
UNISIE	Dinars 7.800 ou Fr.F. 9.000	Dinars 4.200 ou Fr.F. 4.800	Dinars 9.500 ou F.F. 11.000	Dinars 5.100 ou Fr.F. 5.800	
TRANGER (abonnements souscrits en France)	Fr. 10.000	5.300	12.000	6.500	900 envoi franco
voi poste recommandée : ajouter 800 F pour un an nce et Étranger) 400 F pour 6 mois					
orrespondants à l'étranger :					
FRIQUE DU SUD. — Inter-African Press and Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street Johannesburg	£ 8/10	4/10	10/0	5/5	
LLEMAGNE. — A. et G. von May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Rhein Main Bank, Francfort-s-Main	DM. 82	44	—	—	—
RGENTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, Buenos-Aires, et Librairie Hachette, 739-745 Rivadaira, Buenos-Aires	Fr. 8.500	4.400	10.000	5.500	—
USTRALIE. — Universal Publications, 200, Campbell Street, Sydney N. S. W.	£ 10-0-0	(1 an seulement)	—	—	—
ELGIQUE. — Plaisir de France, 13, rue des Comédiens, Bruxelles. Téléphone : 17.44.88 C. C. P. 704-08	Fr. B. 975	500	1.190	600	100
RÉSIL (envoi recommandé) - Vente et abonnements : Agencia franceza de assinaturas R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso 4e andar Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, Sao Paulo	Cr. 2.975	—	3.500	—	Cr. 235
ANADA. — H. Henri Charlotin, 1030, rue Scott, Québec P. Q.	$ 19	10	—	—	Fr. 900
HILI. — Librairie Française, Estado, 36, Casilla 43 D, Santiago	Fr. 10.000	5.300	12.000	6.500	—
ANEMARK. — Skrifola nörregade 20 a. Copenhagenk	crs. dan. 140.00	75 00	—	—	—
SPAGNE. — Comercial Atheneum S.A., 103, Via Augusta, 103, Barcelone	Ptas 1.140	600	1.340	700	—

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ÉTATS-UNIS. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 31 West, 46th Street, New York 36. — The French Book house, 796 Lexington Avenue, New York 21. — The French Book Guild 145 West, 57th Street, New-York	$ 19	10	Fr. 900 envoi franco
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et îles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres	£ 8/10	4/10	—
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes. - Déléguée aux abonnements : Mme Efi Niadas, Hessiodou, 24 Athènes	Fr. 10.000	5.300	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V, Leidsegracht 41, Amsterdam	H. Fl. 68	35	—
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 1.000	600	—
ITALIE. — S. A. I. S. E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 13.000	7.000	1.500
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Michel Saad, rue Verdun - Imm. Huda Haddad, Beyrouth	L. L. 85	44	Fr. 790
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima	Sols 400	235	—
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa	Esc. 550	280	—
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C. C. P. 11-167-67	Fr. s. 75	40	7.50
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanbul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanbul	L. T. 69	36	Fr. 790
URUGUAY. — Agence Ibana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 100	53	—

ABONNEMENTS-POSTE

Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVEGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUEDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

e Directeur-Gérant :
OLIVIER QUÉANT.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY 59-519
Clichés de la photogravure de l'Illustration
Printed in France. — Dépôt légal 3e trimestre 1959.

Imprimeur n° 800.
Editeur n° 6.

SPECIAL

FOR

GENTLEMEN

EAU LE GAUON